

1951

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Paris, le 9 janvier 1951

(lettre dictée et dactylographiée)

Chère amie,

Excusez-moi encore une fois de vous dicter cette lettre et de ne vous répondre que sur les points concrets, puisque je pense que nous allons nous voir et pouvoir causer un de ces jours.

Les billets avec réduction ne sont donnés par les théâtres que pour les pièces qui ne marchent pas. Si vous voulez des places pour Celles qu'on prend dans ses bras, vous n'avez qu'à me les demander, et ce seront des places gratuites.

En ce qui concerne votre conférence, vous avez raison de vouloir vous maintenir fermement sur le plan littéraire et de dire pourquoi, comme vous me le dites si bien dans votre lettre.

En ce qui concerne la dactylographie de votre manuscrit, comme ce que vous m'écrivez est, à votre habitude, extrêmement confus et incompréhensible, je vous conseille d'écrire directement à M^{lle} Mâle, 11bis, rue Georges Saché (14^{ème}), en lui disant exactement le nombre de pages que vous avez à faire taper et aussi en combien d'exemplaires.

Je vous ferais lire volontiers Almouradiel mais le manuscrit n'en est pas à Paris et ce serait toute une histoire de le rattraper.

J'espère vous voir bientôt. Vous savez que je ne suis pas l'homme des lettres, ni de celles qu'on lit, ni de celles qu'on écrit, et pas même des lettres dictées comme celle-ci.

Amicalement,
Henry de Montherlant

ooooo

Carte-lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Paris
11 janvier 1951

Cher M, merci de votre lettre. Je pensais vous téléphoner vers la fin de cette semaine, oui, pour que nous puissions nous revoir avant mon départ qui finalement va peut-être précéder le vôtre, dont vous ne reparlez pas ? (Le ferai samedi ou lundi). Il faudrait que ce soit dans la semaine, car ensuite le 23, j'ai ce petit club (littéraire), et je ne sais pas si je ne vais pas être obligée de partir le 25 (question chatte et aussi question argent). Je suis bien embarrassée pour cette conférence et ne sais pas par quel bout la prendre.

Jamais je n'alimenterai ça rien qu'avec ces poèmes surtout si pas Almouradiel (mais il me le faudrait si la vraie conférence poétique avait lieu, ce qui me ferait parler de la poésie, en citant beaucoup dans les poèmes, relus hier soir, trouvés ici.) (J'ai écrit hier à Mme J. pour qu'elle y parle, mais ne sais même pas si ces conférences marchent toujours). Je pense qu'il faut tout de même que je tourne un peu autour du livre *M et les Femmes* et l'amour.

Je voudrais que vous me reprêtiez mon chapitre sur Baudelaire, inutilisé. Ce serait un nouveau point de vue sur la question, pour ceux qui ont lu le livre, et me boucherait déjà un trou.

Non autrefois, tous les théâtres avaient des places à prix réduits, il y a toujours des vides, je le voyais encore dimanche à la *Renaissance*, où la pièce marche très bien. Je suis perplexe, j'aurais voulu faire plaisir à ma petite cousine et revoir Malatesta. Serait-ce possible

En n'ayant qu'une place pour Malatesta ? Je viens de vous voir dans *Elle* !
N en cet après-midi, quel homme admirable ! (au bureau probablement). Merci en attendant.
J. Sandelion

Voudrais ma photo donnée pour Match

J'ai été malade comme un chien toute la semaine.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

(date ?) janvier 1951

Cher M, j'ai oublié de vous demander de mettre quelque chose sur ce feuillet d'album (oui, ça existe encore !), c'est une personne avec qui j'ai correspondu autrefois, qui m'a acheté 2 *Montherlant et les Femmes*, etc. Il faudrait que ce fût dédié à elle. Si je comprends bien : à M^{lle} Madeleine Malicot, et signez, ou mettre une phrase quelconque et signez. Je m'excuse de vous embêter tout le temps pour les autres ! C'est terrible d'être l'amie d'un grand homme. Vous voudrez bien faire mettre ça à la poste.

Pour les billets (de théâtre), il m'est venu une idée lumineuse : ou avoir un siège d'orchestre, près (de la scène), pour moi, et deux moins chers. Mes cousines, cela leur serait égal, mais c'est parce que je ne vois bien que de près. Mais j'ai vu la répétition à la corbeille de côté à 400 je crois, (de face ça doit être aussi cher que l'orchestre) . Avec une jumelle (sic), j'avais vu très bien. Il n'y aurait qu'à demander deux places de corbeille à 400, le plus de $\frac{3}{4}$ possible. Et aucun besoin que ce soit en même temps. Moi qui suis pressée, je puis très bien y aller seule avant mon départ ... et mes cousines iront ensuite. (De toutes façons, je ne tiens pas à aller à l'orchestre pendant qu'elles ... Mais je leur expliquerai que vous ne pouvez demander 3 places chères, etc. Et moi, il est inutile que j'y retourne à ces places-là ; de face, loin, sans jumelles, je vois mal. !

Si cette combinaison est possible, cela arrangerait tout. C'est la dernière chose que je vous demande. Ces pauvres petites sont déjà si déçues de n'avoir pas vu *Celles qu'on prend dans ses bras*.

Les petites gens ne peuvent pas aller au théâtre. Je vous téléphonerai donc demain matin pour ces dates.

Oublié de vous reparler du livre *Sur les femmes*, pour la dame cubaine à qui j'ai assuré qu'elle l'aurait, que vous me le donneriez pour elle. Je pense citer à la fin de ma causerie les phrases de sa lettre où elle dit que grâce à mon livre, elle vous a rendu cette excellente place dans son esprit, en souhaitant que mes auditeurs et lecteurs en fassent autant ! Mais après tout, elle ne l'avait pas demandé pour rien.

Si vous voulez seulement le lui remettre, je lui en dirais le prix. Et si vous voulez le lui envoyer directement : M^{me} de la Luz de Léon. Cela vaut bien le bouquin !

Amitiés, à demain. J.S

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant samedi 20 janvier 1951

Cher M, j'ai reçu ce matin votre lettre pour Marguerite Grépon (1) justement. Je dois la revoir demain, après la matinée à *Malatesta*, et la lui porterai. Elle l'aura un jour plus tôt. C'est une personne très intelligente, et actuellement dans une grande gêne ; mais on va finir par lui vendre sa moitié de villa niçoise, je pense.

A propos de gens dans la gêne, je ne voudrais pas que vous ayez mal compris ce que je vous disais au sujet de G. Théron ! Vous pensez bien que je suis ravie pour elle, et surtout qu'il n'y avait aucun retour sur moi-même, qui ai 15 ans de trop, et qui n'ai pas à me plaindre de vous de ce côté ! J'ai seulement voulu dire ceci, que je maintiens ; que lorsqu'il ne s'agit plus d'un prix de consécration, mais d'une aide, et ayant l'esprit de cette bourse, elle devrait aller de préférence à des gens qui en ont besoin. C'est-à-dire que, si je me souviens bien, cette bourse, jadis de 12.000, représentait une somme assez forte pour permettre à un jeune écrivain de vivre pendant un an au moins, de se consacrer à son œuvre. Aujourd'hui, elle est fatalement, même augmentée, détournée de son véritable but . Mais même ainsi, elle pourrait être une aubaine énorme pour un jeune écrivain pauvre, alors qu'elle n'est qu'une suite agréable pour une personne qui a un gagne-pain assuré. Vous me comprenez.

Si j'avais pensé à cela, mais je ne le connaissais qu'à peine, et à présent il me touche, et je voudrais lui être secourable. Je vous aurais signalé un garçon qui mérite vraiment d'être aidé. Il a 32 ans, il a une figure douloureuse dans le genre de Chopin. Il est d'ailleurs Polonais, de père russe et de mère autrichienne ; je ne sais s'il a été emprisonné comme Polonais ou comme Juif, ou les deux, mais je ne sais pas du tout s'il est juif. Comme je lui demandais s'il était croyant, il m'a dit : « non ! J'ai été élève chez des prêtres ! » (Cela seul devrait déjà vous le rendre sympathique.) Il m'a dit aussi que son nom polonais signifie : de la pierre, et est noble. Il l'a francisé en Durocher. Bruno Durocher. Bref ce malheureux a passé 6 ans dans le camp de Manthausen. Ils sont revenus 60 sur 10.000.

Ne croyez-vous pas qu'un être qui a mis assez d'acharnement pour sortir de là ; mérite qu'on l'aide encore à vivre ? Il est poète – et il a certainement quelque chose – poésie que vous ne goûterez peut-être guère, poésie « moderne », un peu chaotique et visionnaire, mais authentique. Il a acheté une ou des presses à bras et imprimé ce qu'il peut pour des poètes. Il compose lui-même une revue très bien présentée, avec tous les noms de la poésie contemporaine. (Si vous lui donniez un poème ou une petite page, il serait ravi.) Il a été édité par Seghers, il a un contrat chez Gallimard pour des proses, il fera son chemin, car il me semble tenace et courageux, mais forcément sans situation fixe, il végète – pour pouvoir se consacrer mieux à la poésie, je pense., car il pourrait peut-être avec ses langues... enfin il est comme moi, il aime la liberté ! Il voudrait faire de l'édition, il aurait de belles choses à acheter, dit-il. S'il avait 150.000 frs , il agrandirait son matériel, etc. Si vous pouviez faire quelque chose pour lui, ne serait-ce que vous abonner à sa revue (1000 frs par an) et penser à lui pour une bourse ultérieure. Sa revue s'appelle : *Des Caractères*.

Je l'ai connu par Marguerite Grépon, précisément. Je vous écris tout cela pendant que j'y pense, et je vous sais secourable. Bruno Durocher 24 bis rue des Parclairs, Le Perreux sur Marne – Seine.

Dimanche soir (suite de la lettre du 20 janvier de J.S) :

Je suis donc retournée voir *Malatesta*. Nous étions très mal placées ! Tout au fond de l'orchestre. C'était inévitable. Les places demandées si tard, mais avec les jumelles, cette fois, j'ai vu très suffisamment les visages, c'était ce qui m'importait le plus (mais au fond, on voit vraiment très mal et à choisir, je préfère les balcons à cet orchestre-là). Eh bien, cela change tout. Et aussi, sans doute, la pièce est à présent rodée, et il y a cette chaude atmosphère de public, si différente de ces glaciales générales de gens blasés, de critiques malveillants qui cherchent le point faible. Eh bien, vraiment, c'est un très beau spectacle, pas languissant et ennuyeux pour un sou, plein d'action intérieure avec tous ces revirements psychologiques, très bien joué ; Barrault est remarquable, quel rôle écrasant ! Je suis absolument de votre avis, ils sont épatants.

C'est une très belle pièce, je le savais.. Mais à la scène, où il y a l'apport des acteurs, du décor, c'est encore mieux.

Les Moriézy, chez qui je déjeunais l'autre jour, n'aiment pas les spectres à la fin, c'est tout, mais ils ont trouvé cela très beau. Ce sont des gens connaisseurs en théâtre (frère de vaudevilliste, le librettiste archi-connu). Et ma brave et bonne cousine – le peuple (65 ans) – a été empoignée, intéressée, ravie. Le texte est à la fois très beau, très percutant, comme dit Marguerite Grépon, et très simple, très clair et accessible au public le plus moyen.

Je n'ai pas entendu les réflexions des gens parce que j'étais moi-même suspendue à la scène.. Entendre une seconde fois une pièce avec plus de plaisir encore que la première est une preuve suffisante que c'est une bonne pièce.

Je vous dis tout cela très chaudement et du fond du cœur.

A tout hasard, je vous dis cela : si vous pouviez procurer une invitation à la pauvre Grépon, vous feriez une heureuse. Elle est extrêmement gênée, encore malade, et la fameuse villa pas encore vendue (les gens veulent garage, confort, etc.) Mais enfin, elle ne m'a rien dit, et moi non plus si cela n'est pas possible. Je lui ai porté votre lettre, qu'elle a lue devant moi, elle a été visiblement très contente de l'intérêt que vous avez pris à sa lettre. C'est une femme très intelligente, elle vient de finir le livre de sa vie en plusieurs volumes : l'âme laissée pour compte. pour manuscrits.

Elle brigue je ne sais quel prix en Suisse, car il n'y en a presque pas pour manuscrits.,

Elle m'a appris, ou plutôt rappris, mais j'ignorais l'enfant (et Bruno a une femme très bien paraît-il, fille d'un philosophe polonais, elle travaille mais lui est un poète, un fantaisiste... Ces détails aggravent encore la situation !

C'est amusant, je me suis trouvée dans le métro avec des gens qui allaient à *Malatesta* ; l'un des hommes – c'étaient des gens chics – était mal à l'aise, assis, blaguait la fin de la galanterie française, etc . Puis, à une secousse me projetant en avant, il n'y tint plus et m'offrit sa place en riant ; je lui dis ;: Non, vous souffrez trop !µ Et à leur dialogue : il paraît qu'on tue beaucoup là-dedans. « Danie, mon cher, dit la femme, la Renaissance, etc. Et je les ai revus dans le couloir car j'ai voulu vérifier si mon livre était au foyer : il y est.

C'était archiplein. Il y a toujours beaucoup de monde aux matinées, toute la banlieue applique. Je vous remercie encore très fort. Je suis très contente de l'avoir revu. Il y a eu plusieurs applaudissements : la scène d'Isotta et du Pape, qui en effet est une des plus belles et ... je ne sais plus, une autre ? C'est riche, plein d'idées, de trouvailles, de poésie. Bravo encore. Marguerite me dit que vous avez parlé de moi à la radio (à propos de *Celles qu'on prend dans ses bras*), une simple allusion à mon

livre, je pense ?) Vous ai-je dit que Barrault a quelque fois votre voix ? Peut-être seulement certaines intonations parisiennes.

Bonsoir ! J'ai une journée chargée demain ; le matin à la gare louer ma place pour vendredi. Le soir, le thé dans un cabaret pour connaître la directrice en vue de réaliser mon vieux rêve d'un tour de chant ultérieur. C'est le moment en vieillissant de mettre en vedette tous ses dons ! J'aimerais mieux faire des chansons que des romans de jeunes filles. Mais... je suis sûre de ma voix, c'est tout. « A Paris, me dit une amie, on débute à 50 ans ! » si je repensais à quelque chose avant mon départ, je vous récrirais ou téléphonerais.

A vous très chaudement.

JS.

Note : (1) Marguerite Grépon est née le 28 décembre 1891 à Souillac, est morte le 9 mars 1982 à Villeneuve-la-Garenne est une journaliste, diariste et poétesse française. Elle fonde en 1953 la revue littéraire *Ariane*.



Marguerite Grépon
1891-1982

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

28 janvier 1951

Chère amie,

J'ai été heureux de votre lettre si chaleureuse sur Malatesta, et déplore qu'une fois de plus vous ayez été mal placée.

Mais comme vous le dites, cela vient de la demande faite si tard.

Je ne suis pas sûr que le public y voie autre chose qu'un spectacle. Une fois de plus, j'ai l'impression qu'il y a aujourd'hui un rideau de fer baissé entre celui qui ressent avec pathétique les sentiments humains – moi – et le public. Donnez-moi nom exact et adresse de Mme de la Luz de Léon (?), et je lui enverrai directement un volume dédicacé, ce qui vous évitera de le faire.

Avez-vous fait votre conférence ?

Votre
M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,

Thoissey,
mercredi 1-2-1951

Cher M, décidément oui, ce livre (*M et les Femmes* de JS- ndlr) m'aura ouvert bien des portes, même celle du cabaret ! La tête de cette charmante femme, l'autre jour, quand j'ai dit que j'étais Jeanne Sandelion ! « La femme qui a eu le cran de ... » etc. Elle avait acheté le livre et me l'a apporté signé le jour de ce récital (!) impromptu chez elle. La veille de mon départ, ce qui m'a terriblement compliqué l'existence et empêché de faire un tas de choses. Courir sous la pluie chercher de la musique, prendre contact avec un accompagnateur, etc. Tout cela pour chanter devant 8 personnes, mais enfin, je ne suis pas mécontente de cette prise de contact avec une femme du métier, absolument charmante d'ailleurs, dans son genre (et pas vulgaire du tout, et cultivée. Je n'ai pas bien compris ce que m'a dit mon amie, de sa ... collaboration avec J. de Létras ?)

Elle a fait 600 chansons, elle a aimé ma voix. Gaston Wiens aussi. Elle m'a vivement encouragée, sa spécialité est précisément : les auteurs dans leurs œuvres. Elle m'a laissé entendre que cde pourrait être lucratif. On verra bien.

Vous pensez que je vais aussi me vulgariser ! Ma foi, j'aimerais encore mieux ça que de faire des romans pour jeunes filles. Et là il y aurait un contact direct et chaud avec les êtres, un succès d'ordre féminin qu'il est un peu tard pour briguer. (Je lui ai parlé d'une « coquetterie de femme de lettres » d'abord ! mais réellement si je pouvais gagner un peu d'argent, plus tard, cela ne paierait-il que mon séjour d'hiver à Paris...) Oui, il est un peu tard, mais tant que j'aurai ma voix... Et comme dit une de mes amies, à Paris, on débute à 50 ans ! Même pour l'amour. Je vois bien que ce n'est jamais fini, et sans qu'on fasse rien pour cela ! Enfin, il faut que je fasse des chansons. J'en ai fait 3 ou 4. Je ne sais pas si c'est merveilleux. Je fais la musique aussi, mais il faut noter cela, de toute façon. S.D (?) me trouverait des musiciens. Voilà mon dada du jour.

J'ai fait aussi mardi cette petite causerie à propos de vous et de mon livre. (Des amies m'ont mal entendue, mais ...(ill.) et il y avait du bruit dans le hall. Mon petit poète m'a dit que ce n'était pas merveilleux ! Pourtant il me semble que ce n'était pas si mal et j'ai vite retrouvé mon aisance, donc contente de voir ce que je peux faire dans ce domaine).

Je me propose de m'en resservir (de la causerie) en Savoie (?) en y joignant des lectures de textes de vos textes sentimentaux. Laissé « Celles qu'on prend dans ses bras » chez mes cousines. Je réclame cela d'urgence, car, moi qui n'aime guère cette pièce, je voudrais en citer tout de même des passages pathétiques. Et j'insisterai sur ce pathétique humain que vous voulez mettre dans vos œuvres et qu'on ne voit pas toujours. Me servirai de vos articles récents.

J'attends une confirmation de la date. Je pense que cela tient pour la semaine prochaine. Je vous enverrai ce texte ensuite, qui d'ailleurs est illisible pour le moment.

Je n'ai pas de nouvelles de M^{me} de la Luz de Léon pour l'éventuelle tournée suisse. Lui avez-vous envoyé « *Sur les Femmes* » ?

Je suis encore chargée des besognes du retour. (Ma chatte énorme, florissante, elle ne faisait que manger pour se distraire, il paraît. Elle ne me quitte plus. J'espère que le matou va la distraire la semaine de ma nouvelle absence !)

Je voudrais cependant vous écrire, vous recopier différentes choses. Pas celles que je cite dans ma causerie puisque vous les aurez un jour. Je cite une jeune poète, Marguerite Soleilland ⁽¹⁾ et M^{me} de la Luz.

Pendant que j'y pense, je n'ai pas pu lire l'article du *Divan*. Chabaneix a oublié deux fois de me l'apporter ! Il va peut-être me vendre La Rose de sable. IL paraît que Mme Decaris en avait envie...

Pourriez-vous me le prêter ? Et celui de l'abbé Champony (?) et celui du Canada ? J'en ai vu 2 ou 3 chez Plon : dont Réforme- Oran Républicain- Talgaviolle, etc.

Reçu une lettre du commandant Tuloup (un nom à l'instar de « Montherlant et Sandelion ! ») en littérature Guy d'Armor :

« Je viens de lire avec le plus attachant intérêt votre livre *Montherlant et les Femmes*. Voulez-vous permettre à un vieillard de bientôt 82 ans, bien qu'il n'ait pas l'honneur d'être connu de vous, de vous faire ses plus chaleureux compliments. Vous avez analysé, disséqué en grandes profondeurs (sic) et dans les sentiments les plus délicats et les plus contradictoires, la mentalité de M. Ce qu'il a écrit particulièrement sur *Les Jeunes Filles* m'avait éloigné de lui. Je voyais en lui une âme aigrie et qui sur toutes choses ne voyait, n'en exposait que les imperfections, que les tares, et qui, par désillusion de ne pas rencontrer la perfection autour de lui, se révoltait contre tout ce que peut lui donner notre humanité, et par réaction en arriver à détester, à haïr, à devenir méchant. Ce que M. a écrit sur les jeunes filles, je le comparais – (lui aussi ?) – aux *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, qui étaient pour moi un exposé du vice incarné et méchant.

« Vous avez su montrer que même les choses atroces écrites par M. cachaient toute une sensibilité et une bonté en révolte. Etc etc.

« Les lettres que M. vous a écrites le montrent contrairement à ce que feraient penser bien de ses œuvres : bon, généreux et dévoué. Mais dans les dernières... il semble redevenir dur. Et puis on voit toujours revenir sous sa plume cette opposition entre l'amour et le désir, etc. »

Là-dessus suit une réhabilitation de l'acte sexuel, une condamnation de l'amour passion. (Mais pas de l'amour vrai, bien sûr). Il voudrait que je lise son roman : *Aphrodite moderne* et me prie d'aller le chercher à la Bibliothèque Nationale vu que tous ses exemplaires sauf un ont péri dans les bombardements ! Et pour me consoler, il m'envoie sa brochure : *Communisme et royauté* !

« La lecture de votre livre m'a donné le grand désir de vous connaître autant que M. de M. que vous m'avez rendu sympathique, et qui est certainement un grand écrivain. » Il me demande d'aller le voir cet été à St-Malo !

Plaiguez-vous ! Non seulement je vous réconcilie avec les femmes, mais avec les nobles vieillards de 82 ans !

Je vous recopierai aussi des fragments d'une lettre de mon ami le docteur Mouëzy qui me l'a remise d'ailleurs et qui me semble pleine de réflexions intéressantes sur votre personnalité. Elle serait illisible pour vous, et je peine moi-même à la lire.

Il me semblait avoir d'autres choses à vous dire, mais... Cela me reviendra, et c'est assez pour aujourd'hui.

Bien amicalement à vous. Je pense que *Malatesta* marche toujours bien.

Votre JS.

Pendant que j'y repense, cette Suzette Desty a fait le jeudi une petite présentation de moi, et de vous en même temps. Très aimable. Elle a parlé et parle de vous comme

d'un très grand, le premier écrivain français. Elle a été frappée de vos lettres, et de ce que vous soyez capable de tant de compliments à une femme.
Je vous re-recommande ce petit Bruno (Durocher) (cf. lettre du 20 janvier 1951)

Notes : (1) Marguerite Soleillant (1906-1999) était un poète, amie de Henri Pourrat, d'Amélie Murat. Elle a vécu à Ambert où son mari était notaire.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

19 février 1951

Chère amie,

Votre plume, naguère si féconde, s'est-elle tarie ? Je vous « relance », vous voyez.

Celles qu'on prend dans ses bras vient d'être joué à Lyon et en Belgique avec beaucoup de succès, surtout à Lyon, où devant ce succès, on a doublé le nombre de représentations prévues.

Tous les programmes de cette tournée portaient le petit topo de celui du Madeleine, où il est question de votre livre.

Je vais profiter de mes tractations avec *Plon* (qui publie l'intrigue amoureuse de *La Rose de Sable*) pour voir où en est celui-ci.

Et vos conférences aux éleveurs ?

J'ai reçu une lettre d'un garçon de là-bas (Mr.Métairies) qui a cru devoir m'écrire pour me signaler une coquille dans *Les Jeunes Filles*.

Je regrette que votre séjour à Paris ne se soit pas terminé par le placement en librairie et qu'un de vos autres ouvrages, comme je l'espérais. Mais les étoiles m'ont été contraires cet hiver (ou plutôt les hommes, plus simplement, à moi et à ceux qui sont de mon côté.)

Amicalement

M.

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey, jeudi soir

Mars 1951

Cher Montherlant, je pense qu'à présent vous croyez à la télépathie ! Je voulais vous récrire depuis ce croisement de nos messages, et puis je continue à être dévorée par une vie matérielle, mon inconfort ; j'ai passé dans cette maison de si sombres jours que je suis résolue à chercher, sinon trouver hélas ! quelque chose à Paris, de stable, où je puisse vivre au moins huit mois par an, près de tous les gens que j'aime, et avec peut-être plus de possibilités de gagner ma vie (vous, en tous cas, vous me l'avez toujours dit !). Je ne vois qu'un moyen, c'est de tenter de vendre une de mes deux maisons, qui ont tout de même augmenté de valeur ; si je tirais 500.000 de celle de Faubourg, qui ne me fera que des ennuis et pourtant je voulais la garder encore dix ans et la vendre en rente viagère pour mes vieux jours !). Je reprendrais mon idée de la pièce unique à Paris, je vois toujours des annonces à ce prix. (Celle-ci vaut plus, mais j'y tiens.)

Le vrai studio avec cuisine etc. C'est plus cher ! Mais déjà ce serait beau ! C'est mon dada du moment, mais mon désir de m'en aller est sérieux, et tout neuf ; depuis la mort de maman, j'ai vécu en somnambule, et dans le provisoire ; à présent, une

panique me prend à la pensée de passer mes dernières années de vie vivante ici ; j'aimerais toujours y revenir l'été, si je ne suis pas obligée de prendre un emploi. Paris toute l'année me serait dur ; le rêve pour moi ce serait Saint-Mandé ou autre très proche banlieue verdoyante. Je ne me rhabitue pas, c'est presque 4 mois d'amitiés, de chaleur humaine (je ne vis plus que de cela, contrairement à vous) font que la rupture est trop sensible ... quoiqu'on fasse, on ne le fait que pour les êtres, et quoi que je tente de faire, je risque plus de réussir en le faisant à Paris. Cette idée de studio me console et me dope, et en même temps me met en tête un gros souci, car s'il faut vendre, acheter, déménager, quel tintouin ! Ce n'est, d'ailleurs, pas encore fait. Pourtant repasser un hiver soit ici, soit à me trimballer comme l'an dernier, non, je ne puis envisager ça ! J'améliore un peu ma vie matérielle ces jours-ci et la fin du froid m'y aidera encore. En attendant, je perds mes journées, alors que je ne suis revenue que pour travailler. Et je suis fourbue le soir. En plus, cette neige, ce quartier de froid très vif, tout cela était fait pour me déprimer.

Ce matin, sourire éblouissant du midi sous la forme d'une bourriche de fleurs envoyées par Mme de la Luz dont le silence m'inquiétait un peu. Pas de lettre encore, donc pas de nouvelles de conférences ; je serai contente que ça s'arrange ou non ; besoin d'argent d'une part et paresse, fatigue, de l'autre. Je ne sais pas si vous lui avez envoyé le livre ? qui a été

En même temps, carte de Mlle Malicot, de Sablé, à qui vous avez renvoyé la feuille d'album et qui s'excuse mille fois de ne vous avoir pas remercié ; elle a un père très âgé qui a été très malade ; elle vous prie de vous transmettre ses remerciements ; elle voulait vous envoyer des cartes de Solesmes, mais craint que ce ne soit bien tard... Les voulez-vous ?

J'ai tant de choses à vous dire – menues – que je ne sais par où commencer. Et il est bien tard aussi ce soir. J'ai lu ce jour dans les *Nouvelles Littéraires* l'extrait du livre de Mathilde Pomès. Je ne peux m'empêcher de sourire. A présent que j'ai attaché le grelot, toutes vos amies vont sortir leurs souvenirs !! Puisqu'il ne peut y avoir de déballages d'alcôve, il y a des déballages d'amitiés. Mais le propos de M^{lle} Pomès est aux antipodes du mien. Je n'ai sacrifié à l'anecdote qu'au minimum et pour rectifier des légendes. Toutes mes conférences sont sur cette base : refus de l'anecdote. Je trouve cela inouï ! Personne n'aurait l'idée de raconter un voyage ou un dîner avec Maurois, ou Mauriac, etc. Si après tout, j'ai eu un jour un dîner avec Colette ! Mais il faut que ça ait un caractère littéraire, fasse interview...

Je sais bien que précisément on vous demande ça, des choses familières ; mais au fond quel intérêt cela a-t-il ? C'est mon ami Georges qui a raison : cela ne nous intéresse pas que M. aime ceci ou cela – Je trouve cette curiosité indécente. Pas quand on vous aime, et bien sûr, ce livre m'intéressera – mais enfin, je trouve cela drôle. Vous ne m'aviez jamais dit, ni écrit, – dire que j'ai égaré cette lettre de Rome, reconstituée de mémoire aussitôt d'ailleurs – que vous aviez fait ce voyage avec Mathilde Pomès ! Je ne vous envoie pas encore cette fois le texte de ma causerie qui est badine de ton au début, mais où je me refuse à l'anecdote, d'autant que je n'en ai pas d'ailleurs à raconter, que je n'ai aucune intimité véritable avec vous. Heureusement que Mlle Pomès est là pour un coup ! Et quand Marguerite Lauze écrira aussi son livre... Il n'y aura donc que l'amoureux qu'on ne connaîtra pas !

Je vois une petite note glissée dans votre lettre ; deux de mes cinq amies n'aiment pas le dernier acte de Malatesta. Mon amie de là-haut estime que la mort du héros n'est pas assortie à la vie du personnage ; nous lui avons dit en vain, son mari et

moi, qu'au contraire, dette mort misérable allait bien à cet homme turbulent et raté, que c'était pathétique, cette descente à l'oubli après ces rêves de gloire, etc.

Une amie parisienne, qui y est allée avec tout un groupe, dont Grépan, fait aussi des réserves sur ce dernier acte, « trop littéraire ». Comprends pas très bien. (...)

Très contente du succès de Celles en province, à Lyon, en particulier. Que vous a-t-on dit chez Plon ?

A propos de mes conférences, oui, je me rappelle avoir signé un exemplaire à un M. Métairie. Je crois bien que c'est un tout jeune homme qui veut réhabiliter Rostand !

Mon roman pour jeunes filles est au tapage chez cette aimable pharmacienne, je veux le soumettre à Plon qui pourrait me faire (ill.) de l'or dans sa collection « pour mettre entre toutes les mains », mais on donne toujours aux mêmes... Vais essayer quand même et sinon me rabattrai sur J ? Tenant. Mais c'est trop de boulot pour trop peu d'argent.

Je ne suis pas encore assez entraînée à ce genre de travail ! Si mes chansons... Je viens d'en noter et recopier que j'envoie à Suzette Desty ; je vais voir ce qu'elle en pense, et si décidément, je vais faire mes débuts au cabaret ! Ce serait plus amusant que de faire le scribe à longueur de journée.

A bientôt, JS

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Paris, le 15 mars 1951

(Lettre dictée et dactylographiée et signée par la secrétaire de M.)

Chère J.S.

Excusez-moi d'abord de vous dicter cette lettre. Comme chacun le sait, j'écris n'importe quoi dans mes lettres manuscrites, mais c'est un n'importe quoi multiplié à l'infini quand mes lettres sont dictées.

Au pied de « la lettre », je ne sais ce que je dis.

Je vous renvoie le papier de M. Dumay. Il vous traite à deux reprises de roquet, on voit que c'est un ami. Si encore il vous appelait « la petite roquette » ce serait gentil, bien que je croie que cela évoque un endroit sinistre, mais je ne sais de quel genre.

Quant à moi, son affirmation que j'écris n'importe quoi, même en dehors de mes lettres, pourvu que ce soit bien écrit, est une de ces infamies auxquelles je suis habitué. Je suis la personne du monde la plus incapable d'écrire quelque chose qu'elle ne ressent pas profondément, comme le montre mon hébétude lorsque je suis obligé d'écrire quelque chose par politesse, ce que je ne fais d'ailleurs presque jamais. Lorsque j'eus reçu mon grand prix de littérature, M. Doumic me demanda d'écrire une vingtaine de lignes sur *La Revue des Deux Mondes* pour la Radio. Je ne pouvais pas le lui refuser et d'autre part je n'avais que des sentiments d'estime pour *La Revue des Deux Mondes*. Et cependant, j'ai passé deux jours entiers, quarante-huit heures, pour écrire ces vingt lignes.

J'attendais un peu pour vous écrire d'avoir élucidé la question de la vente de votre livre chez *Plon*. Je voudrais le faire d'une façon très précise, cela est difficile, et l'occasion ne s'est pas encore présentée que je le fasse ainsi. Je vois par ailleurs qu'ils m'ont mené en bateau une fois de plus, leur *Lisez-moi* publicitaire qui vient de

paraître ne comportant pas notre radio-dialogue, contrairement à ce qui m'avait été promis plusieurs fois de la façon la plus nette. Ce radio-dialogue pouvait être donné autre part, ce sont eux qui me l'ont fait perdre.

Votre projet de venir vous installer à Paris me paraît raisonnable, mais la question est de savoir si même en vendant une de vos maisons de Thoissey vous aurez une somme suffisante pour trouver un logement ici, ce qui est difficile, même à des gens ayant beaucoup d'argent. Il est inutile de vous dire que je verrais avec joie votre venue. (1)

Je n'ai retrouvé que trois ou quatre exemplaires de *Sur les femmes*, et ce petit volume étant épuisé dans toutes ses éditions, ces exemplaires valent assez cher; ma radinerie bien connue m'a fait hésiter à en envoyer un à Mme de Laluz. Si vous me le demandez, je le ferai, mais je voudrais bien savoir si cette dame vaut réellement qu'on lui fasse un cadeau d'une certaine valeur.

Dans quelques jours, vous recevrez un petit volume où j'ai réuni mes articles sur *Malatesta*. Vous êtes citée dans une interview de moi parue dans le dernier numéro d'*Opéra*, et je compte parler longuement de votre livre dans une interview que me demande un petit torchon féminin qui s'appelle *A tout cœur*.

Quand *Opéra* parlera du livre de M^{lle} Pomès (2) (fausse amie, qui a bien abusé de ma confiance,) je demanderai qu'on parle du vôtre et que ce soit à lui que soit donnée la plus grande place.

Toutes mes amitiés.
Pour Henry de Montherlant
Une signature illisible

(Lettre dictée et non relue)

Notes (1) Montherlant est-il sincère ?

(2) Mathilde Pomès née à Lescurry le 18 mai 1886, morte en 1977 est une critique littéraire, traductrice, épistolière et poétesse française. Cette brillante étudiante (lycées Pasteur, Jules Ferry, École des sciences politiques, Sorbonne -niveau doctorat-) fut la première femme agrégée d'espagnol (major à l'agrégation en 1916) ; en 1920 la bourse Albert Kahn lui permit un voyage en Amérique du Sud. Elle eut d'autres distinctions : chevalier de la Légion d'honneur ; prix Auguste Capdeville de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 1957; prix Gabriel Vicaire en 1964. Elle voyagea beaucoup, entre autres avec Henry de Montherlant à Rome. Parmi ses livres, ceux-ci : *Deux aspects de Montherlant : Montherlant et l'Espagne*, *La poésie de Montherlant* (Les nourritures terrestres 1934) et *À Rome avec Montherlant* (A. Bonne, 1951).



Mathilde Pomès (1886-1977)

Cher M. un mot rapide en attendant mieux, à cause de M^{me} de Luz de Léon ; pour arranger la chose, j'ai fait un petit mensonge (et j'ai oublié de m'en confesser, flûte ! Je ne mens jamais et glisse donc toujours sur ce commandement !) et dit que vous préféreriez le lui envoyer en communication, vu que vous n'en aviez que très peu d'exemplaires. Elle dit que cela lui va, qu'elle renverra fidèlement le livre dans le délai indiqué, voulant seulement voir ce que vous pensez de la question. Si vous trouvez que j'ai mal fait, vous pouvez toujours le lui laisser – si vous le dédicacez, elle comprendra ; on peut toujours se raviser. De quelque façon que ce soit, vous lui ferez plaisir. Elle est comme vous, elle n'est pas bibliophile et s'intéresse au contenu du livre plus qu'au contenant. (Moi aussi, bien sûr !).

Je vous écris cela vite pour que vous n'ayez pas le temps de les réégarer. Et vous renouvelle l'adresse : de Luz de Léon, La Manégua, 6 bd Prince de Galles, Nice.

J'ai toujours des choses à vous dire, j'y reviendrai, trop pressée cette semaine. Et Marguerite Grépon qui veut venir se retremper ici ! Je l'avais invitée, mais pour plus tard. Il fait encore si mauvais et froid et cela va me compliquer la vie, si cela tient. Mais il faut bien offrir ce qu'on a, et j'ai de moins de la place... Mais je caresse toujours mon alléchant et terrible projet que vous trouvez raisonnable.

Bourdel venait de m'écrire quand j'ai reçu votre lettre pour me faire part de coquilles relevées dans le livre, me soumettant une phrase obscure, en effet page 186, je crois, dans *La Petite Infante* : *Elle n'a pas connu l'amour de l'homme et peut-être ne le connaîtra jamais, si la raison d'état les lui permet*. Il faut LE bien entendu. Cela en vue d'une réédition ultérieure. Ce qui est plutôt bon signe mais ne veut pas nécessairement dire qu'ils vont le faire, cette réédition.

Je voudrais savoir à combien cela a été tiré, et s'il s'en est revendu depuis. Ces 3000, voilà, si j'étais sûre qu'ils me redonneront un peu d'argent, cela m'ôterait un gros souci pour l'hiver prochain. La vie augmente et malgré moi. J'ai des moments d'angoisse.

Voudrais bien voir ce *Lisez-moi Plon*. Ma lettre était close quand vous m'avez écrit. Et pourquoi n'ont-ils pas donné ce dialogue (que plusieurs personnes de ma connaissance ont entendu). C'est un peu fort.

Hier, à Mâcon, mon petit libraire en a vendu pas mal. Et ils ont eu des affiches à Marseille, on les a vues aussi. Cela semble avoir fait pas mal de bruit partout et donc doit s'être vendu.

Merci pour tout ce que vous faites et dites et ferez et direz pour moi.

Oui, je savais vaguement que vous étiez fâché avec Mathilde Pomès.

Ecoutez ce que m'en écrit M^{me} de la Luz. Ceci confidentiel, donc n'usez pas de cette opinion. (Oui, c'est une amie pour moi, elle m'a envoyé des fleurs magnifiques, elle est gentille, elle vaut le volume, mais vous pouvez très bien le lui prêter, c'est déjà gentil de votre part, et l'envoi, etc.).

« *Je connais ce nom comme traductrice d'auteurs espagnols estimables d'ailleurs. Je n'aime pas son texte sur Montherlant, il dénote une certaine petitesse d'esprit. M est comme il est, à quoi bon le désirer autrement ? Tellement inutile. Timide ? ah ! Oui c'est pourquoi je n'ai pas le désir de le voir ce très près comprenant fort bien que pour le « Tas » (?), il faut s'en tenir à l'attitude adoptée ou périr. Comprendons cependant qu'il entre bien profondément dans l'estime et l'affection. Je me l'imagine parfois comme un vieux copain qui habite aux antipodes... Mais lui écrire ? Il aura une lettre bien conventionnelle en réponse à sa communication du livre sans plus.* »

Je n'avais pas remarqué cette gentillesse de Raymond Dumay – que vous dites n'importe quoi. C'est absurde. Mais qu'il ait la patte lourde pour la mettre dans le plat. Son article n'en est pas moins amical, je le sais et le vois. Vous aussi, votre verve est parfois lourde.

Vous récrierai quelque part, encore de petites choses à vous recopier.

Vives amitiés

J.S

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

jeudi soir 28 mars 51

Cher Montherlant, j'ai bien reçu ce charmant petit livre, merci mille fois. Oui, *l'Infini est du côté de Malatesta* ! J'ai adoré ce type d'homme de la Renaissance ; je l'ai adoré en vous-même, et si j'ai rien adoré d'autre, je l'aime un peu moins, parce que je pense que cette plénitude est une plénitude illusoire (comme tout sur la terre !).

Mais je l'aime encore ; il y a en moi quelque chose d'irréductible qui, tandis que mon âme aspire à l'unité, chérit la luxuriance, ce qui prolifère, la jungle, le baroque etc. Malatesta est attachant ; il plaisait beaucoup à mon amie de là-haut, celle qui, justement, trouve que vous ne lui avez pas donné une assez belle mort !

Contente de lire enfin les pages sur le lait *malatestanien* dont j'eus, en quelque sorte, la primeur orale !

(...) Oui, il y a de la vulgarité chez ces Italiens. Incontestablement l'Espagnol est plus noble. Vous connaissez, bien sûr, les Cahiers de Montesquieu, que j'ai pu seulement trouver à Paris ? J'y pense à propos des Espagnols. Il y a des choses étonnantes et pénétrantes. Mais il dit que les Romains... » Un vieux censeur s'indignait de voir un peuple qui commandait à tous les hommes, entièrement dominé par les femmes. Ils n'avaient aucune jalousie et toléraient tous leurs débordements ! Cela vous ressemble, mais l'affirmation du vieux censeur me fait rêver, en pensant à vous si féru des Romains et si jaloux de n'être pas dominé par les femmes !

« Tant que je serai là, vous aurez toujours la guerre » vous m'aviez écrit avant lui : « Vous n'aurez pas la paix ». Cela revient au même, mais la deuxième formule est plus drôle parce qu'on penserait plutôt entendre : soyez tranquille, vous n'aurez pas la guerre ! etc. Il faudrait que je relise page à page pour vous signaler les anecdotes qui m'ont le plus intéressée. Mais tout y est intéressant- P. 83. Cela me paraît tout de même incroyable ! Je suis tombée une fois raide en entrant à la gare d'Austerlitz, mon talon a glissé sur un pavé, je me suis retrouvée assise sur une borne, et incapable de parler, cela une minute, mais donc on m'avait ramassée.

Dans le n° de *La Gazette des Lettres*, R. Dumay, qui est allé à Madagascar avec Mitterrand raconte une escale à Djibouti et que, chez la libraire du lieu, il a vu, à côté de *Caroline chérie* et je ne sais quoi, 2 ex. de mon livre ! Je ne sais s'il a inventé ça pour me faire de la publicité, mais j'en doute. Je vais le lui écrire.

Vous ai-je dit aussi que j'avais reçu une très intéressante lettre de Fernand Lequenne, auteur d'un *Corps humain*, dont je parle à propos de Dominique.

« Je n'ai pas à vous féliciter de votre courage, votre impartialité, le véritable humour que vous montrez etc. Mais par ce que vous avez su conserver au débat ses richesses. Suit une phrase assez obscure : « parce que aussi bien, le grand Montherlant n'a pas cessé d'être obsédé par elle (la féminité) et comme il en a parlé ! Il n'a manqué que de l'état de grâce. »

Je voulais aussi vous recopier une lettre de mon ami le docteur Mouezy. Voici pour vous : *Je ne le connais guère que par 2 ou 3 de ses œuvres (Le Songe, Les Bestiaires, le Maître de Santiago. Voici comment je le définis pour ma part : »Grâce à un talent lyrique de 1^{er} ordre, il est le rhapsode naturel et continu de ses sentiments qui sont instinctifs et puissants. Tel que Goethe, Montaigne ou Platon par exemple. C'est un génie de biographie ; ce sont les stades de sa vie intérieure et extérieure qu'il incarne et transpose successivement dans ses romans, mais à la différence des esprits que je viens de citer, il n'a pas de souci métaphysique de l'unité ni le sortilège du spirituel. » (...)*

Je vous dis bonsoir. Je continue à m'ennuyer ferme, à soupirer après la venue du printemps, fatiguée d'allumer et d'entretenir et de vivre dans des conditions, de ce fait, désagréables. Et je n'avance pas mon roman, j'y travaille trop peu. Je pense toujours aller à Paris d'ici un mois, mais toujours à me demander où je me logerai ! Bonsoir et à demain peut-être, si je repense à quelque chose.

« L'âme d'un saint est le seul lieu du monde où les forces du mal (...) sont mystérieusement détruites ou transmuées dans leur substance, par une intervention qui n'est pas de l'homme (...). La sainteté, c'est la grande puissance d'assainissement et de purification (« Vous êtes le sel de la terre », et par là même de conservation et de perduralité.

Pourquoi les civilisations grecque et latine, dont nous ne sommes pas suspect de méconnaître, ni la splendeur historique ni la valeur d'éternité, ont-elles eu une destinée si brève, alors que les grandes civilisations orientales ont défié les siècles et les défieraient sans doute encore si elles avaient su se défendre contre les contagions maléfiques du moderne Occident ?

A vous de tout cœur,

JS.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey, Dimanche, Mars 1951

Cher Montherlant,

Il faut pourtant que je me décide à vous écrire. Je repousse à cause de mes ennuis domestiques d'abord, et aussi parce qu'il me semble que j'ai trop à vous dire, mais finalement cela va se réduire à peu de choses, peut-être. Les oreilles ont dû vous tinter, comme on dit, toute la semaine passée, enfin de mercredi 7 à mercredi 14, semaine que j'ai passée sur ce plateau qui est un des hauts lieux de la souffrance humaine.

Mon amie me citait cette phrase – de qui ? -. « Il faut avoir passé une heure sur le Mont Athus pour connaître le sens de la vie. » (Ce n'est pas ça, il faut que je le lui redemande), en ajoutant qu'une heure à Assy était aussi féconde. Féconde pour la méditation sur les vanités de ce monde), haut lieu aussi de cosmopolitisme et jusqu'à ces années où les sanas se démocratisent et privent des assurances sociales (les poitrinaires chics vont plutôt en Suisse, il paraît ! rendez-vous des malades fortunés. On se disait : oui, mais eux ils peuvent se soigner, c'est déjà ça ! Cependant la maladie dans la fortune choque peut-être davantage que dans la pauvreté !

Il y a huit jours, ce dimanche, nous étions invités à déjeuner près de Mégève, et à une belle balade en auto que le temps affreux empêcha – par un homme très

cultivé ! qui vous admire et m'a parlé de vous avec une intelligence et une compréhension rares ; les hésitations de Costals devant le mariage, on sent qu'il les comprend de l'intérieur en homme bon et plein de cœur et de faiblesse apitoyée, lui-même grand malade « thoraqué », comme ils disent, c'est-à-dire qu'on lui a enlevé les côtes, etc. et qui va de temps en temps passer quelques semaines à la montagne.

Il adore les enfants, il aime cela chez vous ; bref j'étais tout à fait à mon aise pour parler de vous, ce qui est assez rare (mon amie, femme absolument adorable sur tous les plans, mais passionnée dans ses admirations et dans ses indignations, ne vous pardonne pas les mufleries costaliennes ! cependant, elle vous admire, elle a aimé Malatesta, que son jeune mari nous a lu en deux soirées, si bien que je commence à savoir ça par cœur !). Cet homme s'appelle Marnier. « Le grand Marnier », ça vous dit quelque chose, ô amateur de liqueurs ? Deux frères richissimes, châteaux, villas somptueuses, et celui-là logé dans une auberge, où l'on mange fichtrement bien.

Donc on a beaucoup parlé de vous tout le temps. J'ai fait deux conférences-causeries. Je n'arrive pas à me prendre au sérieux ! Le samedi, au sauna de Sancellemoy (?), le mardi à l'Hermitage où il y avait surtout des jeunes filles, à qui j'ai ensuite dédié des livres ; je crois qu'on en a vendu 10 à la première et environ 8 à la seconde. Quoique Bardèche en dise, qui s'est embrouillé (le libraire est le frère de Maurice Bardèche qui vient d'être acquitté). Il fait partie de ce petit comité du Plateau qui organise les conférences.

J'alternai avec le Pasteur Roland Pury, de Genève, qui était aux *Rencontres internationales* cet été, mais je ne l'avais pas entendu, et pas pu cette fois. Il a parlé sur Job !! Ma première causerie trop longue ; j'avais lu cela rapidement à Gé, qui me dit : « C'est trop court. » Comme d'autre part, elle était enchantée du texte sur Baudelaire, et tous déplorent qu'on l'ai fait sauter. Tous disent aussi que c'est une dérision de n'avoir vendu que 3000 exemplaires ! Je ne l'avale pas non plus, surtout si je pense aux 4.000 de Laprade, qui n'ont aucune publicité, ne fit aucun bruit. C'est incroyable. Mais peut-on les croire ? Enfin, s'il s'en vend encore peut-être... donc j'ai lu une grande partie de ces pages, et une scène d'amour de *La Reine morte*, le dialogue avec Pedro prisonnier... et celle de *Malatesta*. C'était trop long. Mais à la seconde (conférence), où je tins compte des observations qu'on me fit, je parlai plus lentement, regardai davantage mon public, parlai avec plus d'abandon, et moins l'air de lire. J'improvisai l'histoire de maquereau et brodai un peu ça et là. Ce fut parfait, me dit-on ; je ne lus pas le *Baudelaire*, trop charnel pour des jeunes filles, et ce fut Pierre Marois, homme de lettres – il a publié des romans, des ouvrages d'art et lit très bien, qui lut la scène de *La Reine morte*, ce qui coupa et allégea. Et j'ai eu l'impression, cette fois, que c'était un peu court !

Il ressort de tout cela que j'ai l'étoffe d'une conférencière - la voix d'abord. Je retrouve vite mon aisance, cela a plu, et j'ai compris le truc, que m'a confirmé mon ami. L'art du conférencier, c'est de parler pour ne rien dire, je le crois. Il faut être facile, le public étant toujours ignare en majorité. Mais j'ai quand même ajouté du « fond, vous verrez !. Si on ne vous aime pas plus après ça ...

Je ne sais ce que devient le projet de tournée dans les lycéennes suisses. Je viens seulement de récrire à Mme de La Luz, - (lui avez-vous envoyé le livre ?) – qui n'avait pu encore voir la (... ill.) du lyceum de jeunes filles (ce sont des clubs féminins, artistiques, plutôt musicaux), qui est son amie. Si cela marche, je serai contente à cause de la recette ; sinon, contente aussi, car je voudrais bien rester un moment tranquille ici et travailler ! Encore une fois dévorée par les embêtements :

pas d'eau, ma pompe détraquée le soir de mon retour, des histoires de tuyaux à ramoner, replacer, je vis dans ma salle à manger, allume deux feux, perds un temps infini, etc. Mais là-haut semaine reposante et heureuse près de ces amis exquis, de générosité, de dévouement qui m'ont poussée à ce travail, aidée, ont organisé ça au mieux, se sont trimballés et m'ont trimballée en auto par des temps de chien, des bourrasques de neige. Je puis vous assurer qu'on a tiré les affiches, elles ont au moins servi à quelque chose ici. On avait mis en haut : *Jeanne Sandelion parlera de Montherlant*.

J'en ai rapporté une (affiche) qui resplendit présentement à mon mur ! Résultats pécuniaires : eh bien, il y avait 60 personnes à Sancellemoy, 70 à l'Hermitage. Il paraît que c'est beaucoup, il arrive qu'il y en a 10 ! Bardèche met les places trop bas : 50, avec quelques-unes à 100. Mais quoi, ce sont des malades. On m'a donné tous frais déduits, 8000, soit mon voyage payé 5000, et une semaine complète chez mes chers hôtes. La Providence m'a encore fait trouver là-haut une dactylo bénévole pour me taper mon petit roman de jeunes filles, qui me faisait tant de soucis. Elle veut s'entraîner et cherchait un texte ! Cela ne pouvait pas mieux tomber.

Je voudrais vous faire lire le texte de ma causerie, mais il faut que je rende lisible deux pages griffonnées et que je dois écrire que ça ne se perde pas. Etes-vous toujours à Paris ? Vous avez bien reçu ma lettre du 1^{er} ?

Je vous quitte pour ce soir, à bientôt, j'espère.

Je suis quand même un peu cafardeuse en rentrant dans le pétrin de cette solitude, après tant de confort Là-Haut. Je m'y plais. Les malades ne sont pas tristes, et bien entendu, on ne voit plus que les ex-malades, ou les peu malades.

Nous avons eu à goûter l'autre jour trois jeunes personnes. L'une, jeune fille, malade, une autre très jeune femme, une troisième jeune fille venue avec son frère en sana... Mais tout ça riait éperdument ! Il me semble que je n'ai pas perdu mon temps, que j'ai bien travaillé pour vous et pour moi !

Amicalement vôtre.

J.S

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

9 avril 1951

Chère amie,

Je viens d'envoyer à *Opéra* un article de Mme Lauze (1) très aimable pour votre livre et très désagréable pour celui de Mlle Pomès. Il paraîtra, sous son nom de jeune fille, dans le numéro suivant celui de demain, avec votre photo, j'en ai reçu l'assurance. Egalement, l'assurance ce matin que notre fameux dialogue paraît dans le n° de ce mois du bulletin *Plon*.

Fait envoyer un petit *Sur les femmes* à Mme de la Luz, en lui faisant demander de le retourner, car j'ai en tout 4 exemplaires, et c'est épuisé. Pas retourné, depuis 3 semaines.

Je suis entouré de dames (de lettres). Marie Mad. Martin, Grand Prix Gobert, qui écrit une *Vie de Malatesta*. Et Mme Odette Micheli, Suissesse, qui écrit également un volume sur *Malatesta*, afin de contredire Mlle Martin.

M. Jean Datin, haut fonctionnaire aux Travaux publics, écrit un livre : « *Les idées morales et sociales dans le Malatesta de Montherlant* ».

Vous n'auriez pas envie, par hasard, d'écrire un livre sur Malatesta ?

Je ne perds pas de vue la réimpression de votre bouquin et en parlerai au moment psychologique, sûrement avant Juin.

Il y a tout un livre de Ferrero, que j'ai lu, sur le pouvoir des personnes dans l'ancienne Rome. Mais c'était surtout un pouvoir politique.

La lettre du Dr Money.Gon est intéressante. Mais on croit rêver quand on est jugé par quelqu'un qui a lu « 2 ou 3 » de vos œuvres. Et pourtant, je juge sans appel des auteurs dont j'ai lu ... 2 ou 3 chapitres. Ce n'en est pour lui que plus méritoire, car c'est assez bien.

Malgré mon récent amour du froid, je suis, moi aussi, fatigué de cet hiver sans fin.

Il est question que Malatesta soit joué en italien devant la rocca (le castellum) de Malatesta même, à Rimini. Mais les projets de théâtre aboutissent une fois sur vingt. Amitiés.

M.

Note : (1) Marguerite, Etiennette, Augustine Lauze (1892-1973) fut une des amies les plus fidèles de Montherlant et ce durant des dizaines d'années. Elle fut avec son fils Jean-Claude Barat, désignée par Montherlant comme uniques héritiers par un billet signé le jour de son suicide le 21 septembre 1972. Elle mourut quelques mois après la mort de Montherlant. Elle fut professeure de lycée et écrivain.



Marguerite Lauze vers 1926

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

22 avril 1951

Votre toute gentille lettre m'a fait bien grand plaisir, pleine de choses et agréables. J'ai écrit à Paris pour qu'on m'achète et m'envoie ce n° d'*Opéra*. Je serai très contente de lire ça, et c'est très gentil à vous et à Madame Lauze de faire encore l'éloge de mon livre. Celui de Mathilde Pomès est-il donc paru ?

Je vous ferai lire à Paris le texte de mes conférences, pour ce que j'y dis sur l'anecdote ; ce serait une idée à reprendre. Il y avait quelque chose de Gilbert Sigaux récemment dans la *Gazette des lettres* qui était un peu sur ce thème.

M^{me} de la Luz m'a écrit avoir reçu le livre, mais sa lettre datée du 3 dit : je l'ai reçu hier. Et vous, le 9, dites, il y a 3 semaines ! Et la note de la secrétaire n'est arrivée que le 4. Il y a là ou un retard de la poste ou un de votre secrétaire. Soyez tranquille, vous récupérerez cela. M^{me} de la Luz s'est mise le soir même à recopier ce qui l'intéressait, « et je le retournerai fidèlement à l'adresse de la secrétaire, 25 quai Voltaire ! »

Suivent des considérations sur le drame Tolstoï ; elle semble avoir trouvé mon âge un peu jeunet, enfin dit que j'ai parcouru beaucoup de chemin et qu'elle me croit plus

essayiste que romancière. Elle m'écrit aussi un couplet très plaisant et spirituel , sur Cuba, à propos des îles, sur les Antilles où il y a trop de tout. « Les îles, voyez-vous, ce sont de beaux rêves, mais des rêves seulement. A y vivre, on sent vite les limites de l'eau.

Vous, vous croyez aux îles symboliquement, mais moi je lui avais dit que j'aimais vraiment les îles, enfin matérielles, que j'avais toujours rêvé de Cuba, à travers le délicieux séducteur de G. d'Houville (?) (un livre que j'ai relu au moins 50 fois !)

Malatesta fait et fera en effet couler beaucoup d'encre, autant que vous ! Mais c'est vous aussi qui avez attaché le grelot. Est -ce que la fameuse dame du Quai Conti (son nom m'échappe !) ne va pas aussi pondre quelque chose là-dessus ?

Quant à Plon, ce qui importerait surtout, c'est d'abord de savoir à combien s'est monté ce premier tirage ? Croyez-vous vraiment qu'ils n'ont tiré qu'à 3000 ? . Il me paraît impossible qu'ils aient vendu exactement le nombre d'exemplaires qu'ils m'ont payé ? Je n'oserai jamais le leur demander. Mon petit libraire mâconnais en a vendu une dizaine.

Ma chatte veut jouer, m'agrippe et j'ai toutes les peines du monde à écrire ! Elle m'a fait passer une cruelle semaine avec ses chatons qu'il a fallu occire, et pendant 3 jours, les appelle, et ça me fait mal. Si je pouvais chaque fois lui en laisser élever un ; mais c'est déjà assez de la faire nourrir à ma voisine quand je m'absente.

Et je pense toujours faire un saut à Paris, au moins de 15 jours, en mai, avec toujours cette complication pour le logement.

Je tourne et retourne toujours des projets dans ma tête (ne pouvant plus me supporter ici, et toutes ces vieilles dames qui disparaissent. Encore, ces jours, cela va-t-il mieux, il y a un soupçon de printemps dans l'air, mais le soir, il faut refaire du feu(et le jour parfois). Cependant, la campagne devient ravissante. Ce matin, entre 8h ½ et 12h ½, j'ai fait 36km en vélo , plus une heure de marche à Mâcon, et par la bise ! Je suis fourbue, mais cela m'a aérée ! Vous devriez aller un peu à la campagne après ce long hiver.

Mon amie d'Alger avait parcouru les annonces pour vous ! Elle doit venir en France cet été. (Ma chatte a les deux pattes sur mon bras, c'est pratique !)

A vous, de tout cœur, J.S

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

25 avril 1951

Mon Dieu, comme je me repens d'avoir moi aussi péché par impatience, puisque ça vous met dans tous vos états ! Comme vous exagérez tout, homme terrible que vous êtes. On ne doit guère trouver Opéra en province. Il me semble avoir vu pourtant un almanach d'Opéra à Mâcon : mais dans une petite ville de mille habitants, qui voulez-vous que cela intéresse ? Moi je ne l'achète, enfin je n'ai l'idée de l'acheter qu'à Paris, pour voir le programme des cinémas. Du moins Opéra d'hier, il me semble que ça s'est amplifié et « littérisé » !! Avant, cela n'avait vraiment d'intérêt que pour les Parisiens.

Quant à cette pauvre Mme de la Luz, vous aviez eu un moment la généreuse idée de lui offrir ce livre ! et parce qu'elle a un peu de retard à vous le retourner... Je trouve très naturel, moi, qu'une personne qui ne sait pas que c'est vous qui habitez Quai Voltaire, hésite à renvoyer à un nom illisible un livre qui semble vous être si précieux.

Je ferais de même. Les gens des P.T.T ne sont pas toujours dégourdis ou ne se donnent pas toujours de la peine. Une carte envoyée par moi à un magasin de tissus à Mâcon, au 7 d'une rue, après indications précises alentour, j'ignorais le nom et mettais ce n° au hasard, a mis 8 jours pour parvenir au 9 !

Merci en attendant et excusez-moi de vous avoir dérangé. Je reçois *Opéra* par mon amie ; n'oublions pas qu'elle est infirme ; la personne à qui j'avais écrit me l'aurait envoyé aussitôt, j'en suis sûre.

Il est très gentil, et je vais écrire à Mme Lauze.

Il y a seulement toujours un petit ver dans le fruit : que malgré tous vos démentis on continue à m'assimiler à Andrée Hacquebaut, y compris les extravagances, et si j'en accepte ma part, je suis agacée qu'on ait l'air de me les attribuer toutes. Et fatalement, c'est ce qui se passe : ces lettres où elle se berce de phrases possessives, dans un demi-songe, cette longue durée de l'insistance, tout cela n'a jamais été mien. (M^{lle} Pomès semblerait assez se désigner, elle, comme le modèle de M^{lle} Andriot !)

Vos boutades impossibles démotivent mes efforts pour vous réconcilier avec les femmes ! Et dire qu'on vous prête Marguerite Lauze comme ex-maîtresse, vous croyant le père de son fils !!

Et cet « On » ! Il faudrait dire : *Celles que JE prends dans mes bras* ; cet « on » a de moins en moins de raisons d'être, les hommes aimant de plus en plus les compagnes intelligentes ; c'est vous qui êtes l'exception, et peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles «Celles... ».

Si les hommes n'aimaient que les analphabètes, nous serions fraîches !

Je serai à Paris après le 20 mai coûte que coûte ?, pourquoi rancune ?

Ce genre d'amour n'intéresse pas les jeunes générations, les jeunes couples et les généralités n'ont pas de sens.

A 51 ans, cet hiver, je me suis battue comme la chèvre de Mr Seguin : c'est le cas de le dire contre un garçon de 32 ans, au moins une heure, et finalement, j'ai été vaincue bien entendu. Et une seconde fois, avec moins de résistance, mais tout cela m'embête joliment ensuite. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de « ON » dans le désir.

En tous cas, l'article de M^{me} Lauze est très très gentil ; elle a des phrases qui me font un immense plaisir, quand elle dit par exemple de ma sincérité, « ma gentillesse et mon tact exquis ». Je lui suis très reconnaissante. Je pensais bien qu'il s'agissait de cette fameuse photo de Paris-Match ! Je voudrais quand même bien lire le livre Pomès ; vous pourriez sans doute me le prêter à Paris ? Ou bien M^{me} Lauze ? Ce que j'en ai lu dans *Les Nouvelles Littéraires* était brillant, bien écrit. Mais encore une fois, que vous soyez ou non rétif à l'argent, et ce genre de choses n'a rien à voir avec la littérature et ne regarde personne.

J'ai eu dimanche la visite de mes amis de Savoie ; la campagne est délicieuse ; mon amie m'a trouvé une mine excellente et il est certain que je rajeunis ici physiquement, si je vieillis moralement ! Je ne puis me faire à la solitude de ma vie ici. Banine qui m'écrit encore ce matin, s'obstine à me conseiller de mettre une annonce pour me marier ! Me marier ? Mais c'est un cercle. Si je me mariaais, je ne resterais pas ici, et si j'avais un gîte à Paris, je n'aurais aucun besoin d'un mari. D'ailleurs, je vais peut-être dénicher un type richissime en chantant dans les cabarets cet hiver !!

Sans rancune ? Bien sûr. Pourquoi rancune ?

A bientôt, JS.

Cher M, je ne suis guère plus patiente que vous, et je voudrais bien cet article d'Opéra. (Il y en a un de Théo Briant dans Le Goëland avec surtout des commentaires sur l'amour.) Or, figurez-vous, j'avais écrit à Paris pour qu'on me l'envoie, mais ignorant si mon amie hôtesse y est en ce moment – elle devait s'absenter – j'ai écrit à une de ses amies, très sûre et rapide, elle ; elle a du lui transmettre ma demande, et, si peu ingambe, la pauvre... je n'ai encore rien reçu et cela paraît le mercredi. Voudriez-vous me l'envoyer, ebnfin, l'article ? Je vous le rendrais. Merci !

Ne vous tourmentez pas pour Mme de la Luz et ne la tourmentez pas ; elle n'a pu déchiffrer le nom de votre secrétaire, peu lisible en effet, et croyant que le 25 Quai Voltaire était son adresse, elle ne voulait pas renvoyer cela au hasard. Elle m'a chargé de lire ce nom, et je lui ai dit de réexpédier au vôtre. Vous l'aurez donc ces jours, car elle ne peut savoir ma réponse que demain, quoique je lui ai répondu aussitôt. Soyez un peu confiant quand je vous réponds des gens ! Et j'ai confiance dans cette dame et je l'aime.

Vous ne m'avez jamais dit, finalement, si vous aviez lu ces *Cahiers de Montesquieu* où je continue à grapiller tant de choses spirituelles ou vigoureuses.

« Je disais : ces Français sont présomptueux et les Espagnols aussi. Les Espagnols le sont parce qu'ils croient être de grands hommes ; les Français le croient parce qu'ils croient être aimables. Les Français savent qu'ils ne savent pas ce qu'ils ne savent pas ; les

ils savent qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas.

Ce que les Français ne savent pas, ils le méprisent ; ce que les Espagnols ne savent pas, ils croient le savoir. (...) Si d'un côté, la vertu perd les Espagnols, l'honneur qui les fait rougir du commerce et de l'industrie, ne les perd pas moins. »

(Votre passion de l'honnêteté ne serait-elle pas aussi un peu espagnole ?)

« Tous les maris sont laids... Souvent les femmes sont avares par vanité et pour faire voir que l'on fait de la dépense pour elles... Les Espagnoles : Le pays d'Espagne est chaud, et les femmes sont laides. Le climat est fait en faveur des femmes. Mais les femmes sont faites contre le climat... »

(La Petite Infante ne serait donc qu'une légende ? La vôtre ! Car celles des tableaux en effet sont plutôt moches !)

Le printemps devient délicieux et je vais mieux par excès d'occupations.

A bientôt quand même,

JS

ooo

Carte postale du 16 mai 1951 de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Cher M, je n'ai jamais su finalement si vous êtes allé « en Alger ». J'ai vu dans les journaux que vous en êtes revenu pour les répétitions de *La Reine morte*, mais vous m'avez appris à me défier des informations des journaux.. Vous avez dû y aller en tous cas peu de temps, puisque vous m'avez toujours écrit de Paris. J'espère beaucoup que vous y serez ces temps-ci.

Je voudrais bien être sûre de vous y voir. Il est nécessaire que j'y aille, et en même temps, cela m'affole d'y dépenser en 15 jours ce qui me fait vivre ici 2 mois et plus. Surtout si je suis obligée d'aller à l'hôtel, au moins une partie de mon séjour. Je

pense à peu près sûrement partir mardi prochain 22 (...ill.) sauf si la combinaison voyage en car s'arrangeait et était vraiment très économique. Je ne partirais alors que samedi 25. Mais je doute de pouvoir attendre jusque-là.

Je n'en puis plus avec ce printemps dérisoire surtout, et cafardeux en diable. Très occupée de petits préparatifs ; en ce moment, cela va encore. Mais accablée de soucis, et je vais aussi à Paris quêter ça et là des conseils. Je compte un peu sur les vôtres !

Je me vois un séjour bien écartelé, alors que j'aurais besoin de détente et de distractions. Enfin, cette question de temps limité et ce qui m'éreinte à chaque séjour. A bientôt, donc, je l'espère.

J'ai reçu hier des réflexions curieuses sur Costals. Je vous les ferai lire et le texte de mes causeries.

Amitiés.

J.S

Voudrais bien voir chez *Plon* aussi, si vraiment ils ne me redonnent rien... Quand on ne me cesse de me dire comme ça, s'est vendu etc. Vous téléphonerai en tous cas. On peut toujours m'atteindre 16 Bd Dt Germain mais ne sais si j'y logerai.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Paris 30 mai 1951

Cher Montherlant, le rendez-vous étant repoussé, je ne puis tarder plus longtemps à vous envoyer cette lettre qu'on m'avait priée de vous faire parvenir, mais comme on me demandait déjà une réponse, et le tout sans joindre de timbre ; mon avarice, justifiée, m'avait fait attendre de vous voir ; j'en ai d'ailleurs informé la personne qui me disait « inutile de vous dire que la requête est confidentielle », mais pas qu'elle était pressée. (Elle n'avait pas confiance en vos multiples éditeurs !!) Cela doit être un professeur d'école religieuse ? Excusez-moi si ce retard ...

J'ai déjeuné hier avec Maurice Noël dans une maison amie qui met à ma disposition pour cet hiver deux minuscules mansardes ! Il est un grand ami de cette maison. Il m'a dit des choses désagréables sur vous. Nous étions fâchés d'ailleurs depuis son refus de publier une interview dans *le Figaro*. Il parle toujours comme s'il en savait long sur votre vie secrète et naturellement, mon livre n'est pas un livre de « vérité ». Mais la maîtresse de maison vous adore. M^{me} Monestier, rencontrée l'autre jour chez *Plon*, m'a dit aussi, sur vous des choses très gentilles, et je ne sais plus qui encore. Si, je sais Suzette Desty, la veuve de ce charmant « as de cœur », qui est un cabaret de chansonniers, et j'aime la compagnie de ces jeunes gens et jeunes femmes, je vous assure, pas du tout genre crapuleux, vous savez. Suzette Desty est une femme de cœur et d'esprit, nonobstant ses ex-romans légers. Elle, dont le fils a 25 ans, vous a eu pour dieu, et a pleuré quand vous avez écrit que vous ne vouliez pas avoir de disciples, etc.

Orengo. Vu hier, m'a redonné les mêmes chiffres qu'à vous, dont je n'ai pas retenu grand-chose. Mais il reste que les libraires, au bout de ce mois, n'ont pas encore tous rendu leurs comptes. Il doit me donner réponse pour « Daniel » et mon roman pour jeunes filles l'intéresse. Je le lui enverrai dès qu'il sera fini de taper bientôt je pense. C'est mon seul espoir. Il m'a promis une prompte réponse avec les chansons qui peuvent marcher avec ces gens gentils et me rapporter quelques droits. Mais il faut le temps. Quel pétrin !

Vous ne prêteriez pas quelques jours 15 à 20.000 à un garçon dont je réponds qui est expulsé ? Une histoire terrible pour payer le transport en province de son matériel d'imprimeur-éditeur. Je vous demande ça à tout hasard, mais cela urge et je voudrais bien le secourir.

A samedi,
JS

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Samedi 23 juin 1951

Cher Montherlant,

J'avais préparé pour vous cette enveloppe, mais absorbée d'ailleurs par les occupations de retour, j'attendais d'avoir quelque chose d'intéressant à vous dire ! Et ce matin, je reçois ce mot, je vous l'envoie. Cette revue Visages de l'Ain est une belle revue régionale (dans les derniers numéros, il y a eu des études sur Balzac, très bien).

Je pense que ce serait très gentil à vous d'envoyer quelques lignes inédites, attestant par exemple que mon livre est une des meilleures choses ou enfin des plus complètes et compréhensives sur vous. Ce serait gentil pour la revue et pour moi. Pour moi, vous n'êtes pas en reste certes !

Qu'est ce que cet article dans la NRF ? Il lit tout, ce Dr Gauthier, ma parole ! Il tient en tous cas à sa lettre reproduite, je lui avais dit que cela n'était pas la peine, mais avec ce retard de l'article de R. Dumay, ils veulent le monter en épingle ! Je vais donc chercher une lettre à leur donner. A moins encore que vous ne préfériez écrire quelques lignes à moi-même, quelque chose comme **un certificat** !! (Alors, il faudrait mettre : Chère J.S. Merci, et pour la NRF, je vais pouvoir lire cela ?)

Je voulais vous parler du livre de Mathilde Pomès, mais y reviendrai. C'est quelque chose d'assez inouï. Mon ami Georges m'a dit : « il paraît que c'est réel ». C'est surtout inclassable et on sent la fêlure, oui, c'est absolument le ton et le comportement de Mlle Andriot. C'est plein de choses intéressantes sur Rome, mais trop en fouillis pour qu'on en retienne quelque chose ; et puis publier tout d'un journal intime, c'est fastidieux. La plupart de tous ces détails n'ont d'intérêt que pour elle. Ce genre de memorandum ne prend de l'intérêt qu'après la mort des gens célèbres (ainsi pour Barbey d'Aurevilly, et encore est-ce fastidieux ; levé, manger, baigné, etc.) Mais quand il s'agit de Mathilde Pomès ! Enfin, tant que vous êtes à Rome, encore, passe. (Non que cela ait surtout de l'intérêt pour ceux qui vous connaissent, car on vous y retrouve bien dans vos tics et vos comportements.) Mais ensuite ! L'intéressant devient alors l'obsession de vous chez cette femme ; vous revenez sans cesse, à propos de tout et de rien ; c'est vraiment très curieux. On la sent imprégnée, et bien entendu cela pullule de contradictions ; elle a écrit des pages atroces (sic) sur vous, le dit puis ajoute qu'elle ne voudrait vous nuire pour un empire etc ! C'est certainement un esprit malade et déréglé. Et à côté de cela, quelle intelligence et quel style !

J'ai repris ma vie calme et occupée, j'étais contente de rentrer pour me remettre l'estomac d'aplomb, mais j'y ai du mal, et il ne le sera jamais, je crois.

Minouche a été malade aussi, abcès à la mâchoire, suppuration. Elle avait pris ça une fois déjà. Je ne sais si ce sont des abcès dentaires ou la vieillesse, elle était

guérie à mon retour, puis l'autre jour, elle avait repris une fluxion, mais elle a passé comme ça. Elle s'arrondit. J'aurai encore des chatons à occire le mois prochain, et elle ne songe toujours pas à quitter ce monde, pour mon plus grand souci encore cet hiver. Il fait beau le matin et chaque soir un orage empêche de sortir. A Paris, ce doit être pareil.

J'ai lu un livre très curieux que je désirais depuis longtemps. Une lecture, de Roland Cailleux dont le *Saint-Genès* ou *La vie brève* avait été remarqué. C'est l'histoire d'un garçon moyen qui, malade, lit Proust etc. et est transformé par cette lecture. J'ai trouvé cela remarquable.

R. Dumay m'a envoyé tout un stock de chez Julliard (l'autre est chez Gallimard ; rapporté aussi *Le Hussard bleu*). Je commence à m'angoisser de ce retard du tapage de mon petit roman. J'ai hâte de le casser, vraiment tourmentée de mon budget hivernal.

A vous et à bientôt
JS.

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

25 juin 1951

Chère J.S.

Votre folle « docteur en droit, et licenciée ès lettres » ne me paraît que plus redoutable, munie de ces deux titres. J'attends avec appréhension le 1^{er} juillet.

Je n'ai rien écrit à la N.R.F. Votre médecin a dû confondre avec *La Table ronde*.

Je vous envoie ci-joint le certificat pour votre revue, dûment écrit à l'encre noire, comme il se doit.

Amitiés, M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Jeudi, 5 juillet 1951

Cher M,

J'avais griffonné cette carte au reçu de votre envoi. Je m'excuse de ce griffonnage. Ce matin, je reçois une lettre du Dr Gauthier (?) qui semble un peu scandalisé de ce qu'il appelle votre « désinvolture » à mon égard et à celle de *Visages de l'Ain*. Il dit qu'ils mettront un chapeau un peu caustique, etc. Je vais lui écrire de ne rien mettre surtout de désobligeant, que vous avez fait cela pour me faire plaisir, et qu'il n'y a là nulle désinvolture, mais une explosion de votre verve et de votre humour bien connus fort concevables chez un homme qui travaille à un « Triomphe de la Religion. Ces provinciaux sont très susceptibles » ! Ils ont toujours peur d'être traités par-dessous la jambe. Et je spécifie que c'est moi qui vous ai, en riant, parlé de **certificat**.

Il m'est venu ces jours une idée en relisant le *Lorca* de Parrot dans la collection **Seghers**, (vous la connaissez ? Il y a déjà Supervielle, Aragon, Eluard, Michaux, Rimbaud, Lautréamont, Cocteau, etc. etc.), celle de proposer à Seghers un « Montherlant » (poète). Je ne sais s'il vous aime, et je pense que votre recueil est sans doute insuffisant.

Est-ce que vraiment vous ne donneriez pas quelques inédits d'*Almouradiel* ?

Je ne sais si la raison de votre refus est réelle (manuscrit en province etc.) Même s'il en est d'autres qui vous paraissent rendre cela impubliable de votre vivant, il me semble que vous pourriez quand même y trouver quelques poèmes publiables... Mon ami Th. Briant, du *Goëland*, est en train de faire pour cette collection un St Pol-Roux ; on lui donne 50.000. C'est beaucoup plus payé – une simple introduction – que chez *Plon* ! Je me dis qu'avec des inédits, ça pourrait peut-être marcher. A propos de *Plon*, Bourdel m'a annoncé, il y a quelques jours, que j'avais un prix d'Académie de 1000 (!). Mais je ne sais lequel, je ne me rappelle plus le petit prix qu'ils m'avaient fait briguer et je ne sais s'il s'agit de celui-là ; les journaux ne l'ont pas même mentionné ! Je demande à Bourdel le nom de ce prix ; si vous pouvez, vous, le savoir. Ces prix d'Académie, c'est à la fois honorifique et décevant, il y en a trop. Mais en province, ça garde du prestige.

Vous tournebouliez décidément les dames de l'Enseignement ! J'ai reçu une lettre d'une institutrice (de la Mayenne) : « *Rien de ce qui touche à M ne saurait me laisser indifférente. Juste retour des choses ; il s'intéresse tant lui-même aux femmes. Toute sa vie, quoi ! Et puis, je me flatte de l'admirer depuis des éternités ; et la parution de La Relève de Montherlant. m'a toujours paru un évènement. Nettement, je préfère M sans les femmes* » . Pas flatteur pour nous. Elle a aimé *L'Age où l'on croit aux îles*. Et elle vous a toujours soupçonné de hanter ces parlotes dénommées Courrier des lectrices, et elle demande si vous ne signez pas Bull-Dog dans les colonnes de *Minerva* !!

Le Dr Gauthier dit (je le relis) que de ce chapeau, vous serez le premier à sourire, car bien entendu on vous adressera ce n° où il y aura le célèbre linguiste Albert Dauzat. Il est bon en effet qu'à côté des austères articles de province, les grands pontifes, comme Herriot, viennent donner un peu de poids à cette petite revue qui se défend comme elle peut, etc.

Amicalement, J.S

Carte postale de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant 8 juillet 1951

Cher Montherlant,

Cette *religion* a le triomphe bien absorbant puisque vous ne me donnez plus signe de vie ! Rien ne presse d'ailleurs. Je voudrais seulement être assurée (une inquiétude me vient, vague, que vous avez bien reçu ma lettre du 5, où je vous parlais d'un **projet**, si l'on peut dire ! d'une idée qui m'est venue pour la collection **Seghers**. Dites-moi ce que vous en pensez ?. Peut-être êtes-vous en vacances ? Mais ce mot ne doit pas beaucoup plus signifier pour vous que pour moi qui aimerais en prendre tout de même : me laisser vivre quelque temps. Il est vrai que je vais avoir tout août et plusieurs cousines (dont la petite cousine de 18 ans, et la vieille amie d'Alger, (celle qui devait...) Et je ne pourrai guère travailler. J'attends d'ailleurs une réponse de PLON avant de m'atteler à un nouveau roman original... et ne l'aurai qu'en septembre. Je l'attends avec angoisse ! Ce prix d'académie n'a pas de nom, c'est un prix de consolation !

Je lis les livres de ce Fernand Lequenne, magistrat, et son lyrique *Corps humain ; Des juges et des hommes*. C'est un livre qui vous plairait, je crois, tellement « humain ». C'est un homme intéressant, émouvant, qui écrit avec sa chair et son sang, et jamais le même livre. J'essaie aussi d'ajouter quelques pages à mon roman *L'Homme de 30 ans*, mais difficilement.

Amicalement à vous, JS.

Carte postale de Montherlant à Jeanne Sandelion

27 juillet 1951

Chère J.S.

Si je vous écris peu, c'est que ma secrétaire est en vacances, et que, s'il fallait que j'écrive à la main toute ma correspondance, et cela pendant que je travaille !

Personne, pas même vous, ne semble se rendre compte que, dans une année, j'ai six semaines – celle-ci- pour créer une chose d'un jet, sans être dérangé.

Mais de toute façon, on essaye de me déranger encore.

J'écarte autant que possible les imbéciles de ma vie, et c'est pourquoi l'accueil du directeur de votre feuille de chou à ma petite lettre-certificat m'avait assez agacé.

Quant à Seghers (1), je désire n'avoir aucun rapport avec lui, d'aucune sorte.

Bon travail.

Très amicalement.

M.

Note : (1) Montherlant ne pardonna jamais à Pierre Seghers d'avoir essayé de « l'enfoncer » à la Libération. **Pierre Seghers**, né le 5 janvier 1906 à Paris et mort le 4 novembre 1987 à Créteil, est un poète, éditeur et résistant français. Il est le plus célèbre éditeur français de poésie, créateur en 1944 de la collection *Poètes d'aujourd'hui*. Résistant de la première heure, il fut proche de Louis Aragon, Paul Éluard, Robert Desnos et René Char.



Pierre Seghers (1906-1987)

Carte postale du 3 Août 1951 de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Cher Montherlant, oui je vous demande pardon, je déteste avoir l'air de vous relancer, comprenant si bien votre accablement !

Je ne sais si j'ai cédé à une vague inquiétude parce que ma lettre contenait une demande précise, et que généralement vous y répondez assez vite.

Je me doutais d'ailleurs que vous et Seghers, ça ne marcherait pas. Remarquez que ce n'est pas vous qui auriez eu affaire à lui. Mais il est probable qu'il n'aurait pas marché non plus. J'ai eu hier la visite d'un poète exquis, à qui Eluard avait retenu un manuscrit, mais qui me plaît bien plus qu'Eluard. C'est chaud et humain. Ce poète remontait du Midi pour travailler aussi tout le mois d'août. Il est dans le bâtiment et me cherchera, avec le plus de chances possibles, un logis !. Il m'admire comme la lune et les étoiles et dit que ce n'est pas possible que vous trouviez de la littérature dans mes poèmes. Mais vous m'aviez dit cela de L'Enfant perdu.

Je voudrais un jour vous faire relire mes recueils : « D'un Amour tué » et « Dun Amour vivant », dont je vous dirai, moi aussi : cela a été crié.

J'ai oublié de vous dire que j'avais reçu un mot d'Alice Poirier, me complimentant de mon livre sur vous et me demandant si je sais le nom de la jeune fille à qui « notre ami » écrivait : « *plutôt le cancer ou la tuberculose !* » .(Son idée est qu'on trouverait là le principal mobile d'Andrée Hacquebaut, que selon elle, je ne suis pas. Je ne sais pas son adresse. Peut-être lui enverrai-je un mot par vos soins).

Ce *Vis. De l'Ain*, ce sont des gens sérieux : professeurs, prêtres (dont mon curé) alors vous comprenez !!

Mon curé m'a dit avoir lu votre lettre, mais c'est tout, Mais il a dû comprendre ce soir.
JS.

Carte postale d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

8 août 51

(La carte postale représente la plage de Concarneau. Mais elle fut postée à Paris le 9 août ! Montherlant aimait envoyer des cartes postales de lieux où il n'était pas.)

Chère J.S.

Tandis que je vous écris, je vois de ma fenêtre, sur la mer d'un bleu dansant de méthylène, les irradiations du zénith se multiplier en facettes miroitantes etc ... Et cette beauté de la mer etc... etc ...

Cordialement votre
Mt.



La Plage de Concarneau en 1951

Carte postale de Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

18 août 1951

(Cette carte représente la Mosquée Sidi-Abderrahmane à Alger, mais est postée à Paris.
Nouvelle blague de Montherlant à J.S...).

Chère amie,

Petit saut à Alger (en avion) (1) me permet de raviver de vieux souvenirs. Mais il fait très chaud. Quel beau pays ! Quand je pense qu'il y a de pauvres diables qui passent leur été à Paris, je me sens plein de sentiments sociaux, et je me dis avec le Nucingen de Balzac : « Comme j'ai eu raison d'avoir beaucoup d'argent » !

Amitiés
M^t

Note :(1) Montherlant n'a jamais voulu voyager en avion !

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Août 1951

Ma chère J. Sandelion,

Votre lettre m'attriste. Je vais demander à *Plon* de hâter ces lectures, mais je ne crois jamais que les choses agréables arrivent, et ce pli, quand il s'agit de moi, ne peut qu'être plus développé encore quand il s'agit de vous.

Je suis d'ailleurs entouré de gens (de femmes) qui, comme vous, se débattent, ayant plutôt des relations parmi les gens « modestes » que parmi les grands de ce monde (encore un pli.)

J'ai toujours pensé que vous auriez dû vivre à Paris, mais ne revenons pas là-dessus.

Votre « si j'avais seulement 10.000 frs par mois ! » est ahurissant. La vie augmente presque de semaine en semaine : *Chez Henry*, modeste caboulot où nous allons, rue de Bellechasse, un repas extrêmement moyen, celui que je prends quand j'y vais seul, coûte 500 frs.

Il vous faudrait sûrement un fixe. Ce placement éternel de « papiers » doit être épuisant. Seulement ... seulement, les femmes qui n'ont pas de connaissances spécialisées s'illusionnent aisément sur leurs capacités. Combien de faillites de femmes j'ai vues ainsi depuis quelques années ! Celles qui réussissent le font soit par le vagin, soit par une débrouillardise effrénée, et surtout des relations. Il faut avoir ce qu'on appelle le « pied parisien » et assurément vous ne l'avez pas.

Les relations que vous me semblez avoir sont de petites gens sans pouvoir.

Il est malheureux que vous n'ayez pas la « patte » pour les romans pour jeunes filles. J'ai aimé *L'Âge* (où l'on croit aux îles, nldr). Vos autres livres, je vous l'ai dit souvent, ne m'ont pas intéressé. J'ai une vieille amie, infirme, (75 ans !) et qui, elle aussi, se débat et avec quel courage ! et qui est lectrice de romans dans une maison qui n'est pas *La Bonne Presse*, mais quelque chose d'analogue. Elle appuierait sûrement un livre de vous là.

Mais vos romans pour jeunes filles peuvent-ils plaire à un public catholique ? C'est la question que je me pose. Si oui, je verrai si mon amie a toujours son emploi dans cette maison.

A vous, M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant du 11 septembre 1951

Ne vous en prenez qu'à vous de mon silence ! Car j'ai marché en plein dans votre carte « d'Alger » du 18 août ! C'est trop drôle, je n'en reviens pas. S'est-elle croisée avec celle de la plage de Thoissey, que vous avez eue, je l'espère ? J'eus cette impression, et même que, parti pour Alger, vous ne l'aviez pas reçue du tout et qu'il était vain de vous récrire des cartes, que généralement, on ne fait pas suivre. J'allais cependant vous écrire aujourd'hui de toutes façons, profitant d'une absence de mon amie – et hôte actue lle, débarquée jeudi soir, mes cousines embarquées pour Paris jeudi matin. Pas eu le temps de souffler ! Et je suis comme vous, toute présence me pèse très vite, m'obligeant

d'abord, même avec les gens les plus familiers, les plus simples, et qui mettent la main à la pâte, à un surcroît de travail matériel, m'enlevant cette disponibilité d'esprit qui est si nécessaire aux créateurs, même quand ils ne créent pas, comme moi ! Il me semble toujours que c'est alors que je créerais, bien entendu !

Bref, en recevant votre petit mot ce matin, je me jette sur votre carte et vois au verso un magnifique Paris très lisible, mais je n'avais vu que le tampon : troupes coloniales ; c'est ce mot qui a dû créer l'illusion dans mon esprit. Et puis, après tout, c'était si vraisemblable vu vos projets de ce printemps, alors que la plage ne l'était pas. J'allais vous écrire : quand êtes-vous sérieux ? Quand vous mimez et blaguez les estivants ou quand, devenu l'un d'eux, vous plaignez les Parisiens de créateur restés à Paris ? C'était d'ailleurs plaisant, car ce sont plutôt les Algérois restés à Alger qui sont les « purotins », ceux qui ne peuvent venir en France, et donc à Paris, l'été ! Quel pince-sans-rire vous êtes !

Avec tout cela, je suis toujours très flattée et touchée quand vous remarquez mon silence et me relancez gentiment ! Je suis heureuse que vous ayez pu terminer votre travail de créateur. Quand jouera-t-on cela ? Je gémissais déjà de n'avoir plus de générale où arborer ma fameuse robe du soir !

En ce qui me concerne, voilà toutes les nouvelles. Mes cousines ne sont restées qu'à peine une quinzaine et avec des allées et venues continues, tout le monde s'arrachant ma jolie cousine qui une fois de plus préférerait aller danser dans les bals de village que rester ici (village « familial » d'ailleurs !).

Mon hôte présente est cette demoiselle algéroise (67 ans mais fringante) qui s'était déjà inquiétée de vous trouver un logis. Elle est la bonté et le dévouement mêmes, et sa présence m'est douce, nonobstant cet appétit de travail qui me fait souffrir dès que j'ai quelqu'un. Je n'ai pas cessé d'aimer être gâtée, et je ne le suis guère depuis la mort de maman. Pourtant mon poète m'avait apporté un ravissant chapeau niçois, tout brodé de fleurs ! Et Berthe, elle, un non moins ravissant chemisier en vraie soie brodée à la main ! Tout ça ne vous dit rien ?! Vous allez me trouver enfant, et je suis pourtant une quinquagénaire bon poids, puisque vendredi, j'aurai 52 ans (un succulent déjeuner est prévu en face au Chapon gris, pour ce grand jour.

Le curieux, c'est que je dois rajeunir, car je trouve encore des amis tendres et plus jeunes, qui m'écrivant tel un seul homme... parlent de tout ce qui foisonne dans mon adorable (sic) tête ! Ils ajoutent qu'ils comprennent que je vous ai enrichi, etc. etc.

Au fait, mon amie m'a dit que C.M Robert avait fait une causerie sur les femmes, où il a parlé de vous et de moi, bien de moi et mal de vous, racontant je pense, cette genèse des *Jeunes Filles* que vous niez ; il avait refusé de le faire à ce moment, paraît-il, me l'avait écrit, en m'envoyant un article là-dessus. Je n'ai pas demandé de détails ; j'ai dit que ce n'était pas vrai. Après tout, il faut que je lui en demande. Je vous les donnerai s'il y a lieu.

Berthe doit me quitter vers le 18, pour passer quelques jours à Lyon avant de regagner Alger, en avion, elle, « pour de vrai ». (Je me suis dit : Comme Montherlant est devenu brave, pour monter en avion ! C'est d'ailleurs la 4^{ème} ou 5^{ème} traversée.

Je vais me retrouver seule après ces vacances passées aussi au logis, et Mon Dieu, je n'en souffre pas tellement. Il faut en effet beaucoup d'argent pour ne pas voir le voyage sous l'angle fatigue et em...bêtements. Pourtant j'aimerais échapper quelques jours à cette vie matérielle obsédante. Et cela va se compliquer à Paris, où je pense toujours aller dès après la Toussaint. Mais j'attends une confirmation de l'aimable dame qui m'offrait deux cellules de bonnes ; les gens ont parfois de ces bons mouvements qu'ils regrettent ensuite.

Pas de réponse non plus de S.Desty quant à la question des chansons, sur laquelle je voulais des précisions. Je suis toujours extrêmement angoissée sur celle de l'argent ; j'attends le oui ou le non de *Plon* pour mon petit roman, l'un ou l'autre promis pour septembre ; hier battement de cœur en recevant un pli de la maison, mais ce n'était qu'une copie d'un article de leur correspondant en Suisse, Monsieur Bataillard qui me l'avait promis (loge 8 rue Garancière). Si c'est non, il va falloir essayer chez J. Tennant, et le temps passe... Seul débouché, Régis Leroy qui m'a pris pour un de ses canards, un journal de midinettes qui tire à 300.000 exemplaires, deux nouvelles genre confession- histoire vécue, pas signée- c'est assez payé (10.000, 12 pages de mon écriture) - surtout que je retape de vieilles choses, mais il faudrait en passer beaucoup, et pendant que je fais ça, je ne fais rien d'autre.

Cet hiver me tourmente donc fort, et je me demande comment je pourrai tenir dans ces réduits. L'ami tendre et poète a aussi une grosse situation dans le bâtiment et quelques chances de me trouver un logis. Je lui en ai parlé sérieusement, mais si, par miracle, il s'en trouvait un, je me demande comment je vivrais et comment je paierais mon loyer ! Enfin ... je n'en peux plus de vivre ici, où les rares maisons (ainsi qu'un restaurant) se ferment l'une après l'autre. C'est fini.

Il y a encore la question Minouche, autre drame. Je la crois toujours bonne à occire, et puis elle redevient si pimpante que tout est remis en question. Vous êtes content, j'espère ! Quel bavardage !

Je vous serre la main de tout cœur.

J.S

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant du 14 septembre 1951

Cher M,

Ahurissant peut-être, mais vrai ! Comment pensez-vous donc que vivent des tas de gens, et les vieillards qui ont la retraite des vieux, c'est-à-dire à peine 5000, et encore à Paris ! Du moins, c'est ce que touche ma cousine, et encore par hasard elle n'y avait en fait pas droit ! Avec toutes les économies qu'elle a faites, et c'est quelque chose pour de petites gens, un simple contremaître ! Elle n'aurait qu'à mourir de faim. Elle a ses enfants et elle travaille un peu. Mais ceux qui ne le peuvent ? Ici, en tous cas, je ne dépense pas plus de 6.000, un mois dans l'autre, comme on dit !

Du moins jusqu'à présent, puisque tout augmente à Paris, je ne dépense pas plus de 3 ou 4.000, jusqu'ici, je vous assure à cause des transports, des menus frais, des spectacles (je compte là-dedans au moins 2 ou 3 places de théâtre à 500 plus les cinémas !) et la nourriture me coûte plus cher parce que j'ai moins de temps, je fais une cuisine plus rapide, sans restes, je suis obligée de faire surtout des grillades, et cet hiver, ce sera bien pire avec un réchaud électrique !

Ici, l'été, on me donne aussi des légumes, etc. Je mange de moins en moins de viande. Je peux vous donner d'autres détails si vraiment « le prix des endives » vous intéresse !

Cher Montherlant, voyez-vous, vous m'amusez et m'attendrissez quand vous parlez en « homme pratique » à une personne comme moi qui selon vous ne l'est pas du tout. Dites-vous bien que je suis au contraire une femme très pratique, très avertie, élevée dans une économie sévère et ingénieuse qui me permet de vivre et très décemment et sans aucune privation, étant donnés mes goûts et mes besoins là où d'autres n'y arrivent pas. Vous êtes « ahuri » et vous n'êtes pas le seul en me

voyant vivre de si peu, et moi je suis stupéfaite de voir ce que les gens tirent de leurs budgets effarants ! Ils ne vivent pas mieux que moi ; avec cela, je mènerais une vie somptueuse. Je m'habillerais chaque année chez les grands faiseurs, j'achèterais des livres précieux etc. Je sais tout faire et je fais tout plus ou moins bien. mais je le fais.

Je ne suis réellement privée que de pâtisseries (heureux pour mon foie !, car je mange pas mal de gâteaux secs) et de livres (ça cruellement !). Je ne donne jamais un sou au blanchisseur, au coiffeur, au pharmacien (sauf deux ou trois tubes de vaseline lanoline et dentifrice !) aux femmes de ménage ; j'ai 250 de combustible par mois avec un butagaz que tout de même, j'ai dû acheter cette année, dépense exceptionnelle (150 d'électricité tous les 2 mois et j'ai un locataire dans une chambre meublée ! etc. etc. Mon filon c'est de supprimer les frais quotidiens, - les gens gaspillent le gaz (plus cher en ville), la lumière, etc. et de faire tout moi-même.

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant du 8 novembre 1951

Vous donne à tout hasard mon adresse
66 avenue Kléber

Cher Montherlant,

Pourquoi dites-vous que les choses agréables n'arrivent jamais, et encore moins à nous qu'à vous, comme si j'étais quelqu'un de particulièrement malchanceux ? Je finis par croire, au contraire que je suis une personne chanceuse en diable, car il y a toujours un miracle pour une sortie de gouffre. C'est décidé, je vais passer le printemps à hospitalité totale et voyage payé (air ou mer). (Cela m'avait sortie d'une grande angoisse, je vous assure. 2 ou 3 mois ou plus si je veux. Je rentrerai mi ou fin mai).

Je rentrerai de Paris à la mi-janvier. Je ferai halte ici 2 ou 3 semaines à cause de ma chatte et de mes préparatifs et irai m'embarquer avec peut-être auparavant le crochet prévu par Nice. Une semaine pour y voir Mme de la Luz.

Je renâcle un peu devant la traversée, et en avion, j'ai peur. A moins que vous ne vous décidiez à partir en même temps que moi, peut-être nous donnerions-nous du courage mutuellement ?! Je sais que je partirais ou reviendrais très bien par cette voie si c'était avec mon amie, ou quelqu'un d'autre de cher. C'est étrange, n'est-ce pas ? Pas peur de la mort du reste, mais de ce genre de mort : tomber en flammes ou tomber dans la mer. La pensée de mourir avec quelqu'un, c'est peut-être un peu le sentiment d'Alban au front avec Prinnet, quoiqu'il s'y mêlât une idée de *valeur*. Enfin, je ne sais. Mais je vous assure, vous devriez bien venir. Vous êtes bien assuré que je serais un tombeau de discrétion, mais je pourrais peut-être vous y être utile. On m'envoie une série d'articles sur les beautés de l'Algérie, par notre cher C.M.R. (1).

Après tout, je me demande si je ne tenterai pas de renouer avec lui. Peut-être pourrait-il m'aider à quelque chose. Je demande des détails sur cette conférence qu'il aurait faite sur vous et moi, favorable à moi, qui me serais noblement vengée, etc. Mais peut-être cela n'empêcherait pas que je refasse la mienne. On verra cela.

Autre bonne nouvelle : *Plon* accepte mon roman « toutes mains ». Cela ce matin. J'en suis naturellement enchantée, mais les conditions me laissent perplexe, car j'ignore ce qui est l'usage habituel pour ces sortes de publication. J'écris à une amie de s'informer de celles qu'on fait à une de ses amies qui publie des romans de ce genre chez *Plon*. Je tiendrai compte de ce qu'elle a un nom plus connu, mais cela me servirait de point de comparaison. Je vous en parle à tout hasard pour que vous vouliez bien me dire ce que vous en pensez ; peut-être connaissez-vous quelqu'un dans ce cas ? Et vous avez été si bon dans la discussion du premier contrat que peut-être vous me gronderiez de ne vous avoir pas consulté ici. (...)

Je vais répondre à Bourdel que je vais en effet ces jours-ci à Paris et que je préfère signer à Paris. J'ai l'intention, à moins qu'ils ne m'obligent à ne pas le faire, de signer cette bluette d'un pseudonyme. Vraiment, c'est unique de l'auteur de *Montherlant et les femmes* !

Je saurai d'ici là (et si vous pouviez le savoir de votre côté si ce sont les conditions habituelles. Mais ce que je voudrais du moins, c'est qu'ils me versent les 25.000 à présent, car j'ignore quand sera la mise en vente. J'avais commencé ce petit roman avant d'entamer mon livre sur vous, à l'intention de cette collection *Pervenche*, chez Dumas, où Jacques Tenant est le lecteur.

Il y a donc deux ans environ ; il me parlait alors d'un forfait de 40 à 50.000. Et naturellement, il y en avait beaucoup ! Il m'eut donné peut-être un tour de faveur, mais... c'est très couru, si peu payé que ce soit... mais les « entraînés » en font un en 3 mois ! car cela permet de rester chez soi, libre, etc. C'est un appoint pour beaucoup de budgets réduits. Bref, ayant un prêt chez *Plon*, j'ai préféré essayer là d'abord, pensant qu'au pourcentage, ce serait plus lucratif. Je l'espère encore ; on doit dépasser les 3.000 aisément, il y a une clientèle « automatique » : bibliothèques féminines, paroissiales, etc. Mais toucher si peu tout de suite, c'est quand même raide ; enfin, je suis contente quand même. Vous le pensez, je remonte dans ma propre estime, complètement knock-outée par le refus du « Petit Echo » ! Et cela m'ouvre la perspective de gagner un peu ma vie avec cela. Mais que c'est embêtant ! Et pendant que j'écrirai ça, le chef d'œuvre de ma vie (!), *l'Homme de 30 ans* continuera de vieillir et en aura 50 quand je le finirai. Bien plus dur encore à écrire, certes !

A très bientôt, je pars le 7 et vous téléphonerai - (Cela va être terrible de descendre de mon 6^{ème}, téléphonez le matin !) - après les premiers jours d'adaptation. Si je suis trop mal dans mon grenier, j'émigrerai à la mi-décembre boulevard St Germain, mais pour un mois. Je préférerais ne pas redéménager, si vous pouvez me donner un tuyau avant, merci.

Mille amitiés. Et encore merci, car c'est grâce à vous que j'ai reçu un prêt chez *Plon* !

J.S

(1) Claude-Maurice Robert

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Caen 9-11-51

Contrairement à toutes mes habitudes, je suis vraiment à l'endroit d'où je vous écris cette lettre (venu dans ces villes de province pour y « visionner » des représentations de *Fils de Personne*.)

Je vous dirai pour quelles raisons délicates, je n'ai pu intervenir dans la démarche que vous me demandiez.

Ne téléphonez pas avant mardi ou mercredi.

J'ai une *Ville* (une nouvelle pièce) (1) à vous donner.

A vous
Month.

Note (1) : **La Ville dont le prince est un enfant**. Trois actes, coll. "Blanche", Gallimard, Paris 1951, 208 p. Pièce en trois actes, dont Montherlant avait d'abord refusé la représentation. Créée le 8 décembre 1967 au Théâtre Michel, à Paris, dans une mise en scène de Jean Meyer, avec Paul Guers, Didier Haudepin, Philippe Paulino et Bernard Ristoph, elle fut jouée jusqu'en 1972 au Théâtre des Mathurins, avec Paul Guers dans le rôle de l'abbé de Pradts. Reprise au Théâtre Hébertot en février 1994, dans une mise en scène de Pierre Boutroy, avec Christophe Malavoy, Guillaume Canet, Aurélien Wilk et Claude Girard. La pièce a été créée et jouée par le baron Michel de Warzée à la Comédie Claude Wolter de Bruxelles, en 2007.

oooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

29-11-51

Chère J.S.

Je vous ferais bien volontiers les « 4 ou 5 lignes » que vous me demandez. Mais comme je compte les faire aussi dans mon anthologie, il faut choisir, et je choisis la mienne. Cette anthologie va être la croix de ma vie. Depuis un mois et demi qu'il a paru quelques lignes dans Samedi soir, je reçois chaque jour 7 à 8 lettres ou envois, et de toute l'Europe ! Et des hommes !

J'ai commencé par être touché. A présent, je suis exaspéré.

Non, je n'ai plus pensé à vos livres. Mais je vais y penser et ce sera fait cette semaine. Je vous les donnerai quand nous nous verrons.

Je suppose que ce n'est pas à Paris que vous avez le temps de lire toute cette bibliothèque.

A vous, M.

oooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

15.12.51

Non, ne craignez rien, aimable Sandelion : ce petit échantillon de stupidité inouïe (Visages de l'Ain) (1) m'est bien parvenu. Je vous le rendrai quand nous nous verrons.

Voulez-vous dîner avec moi le vendredi 21, 7h, restaurant de la chatte ?

Je vous apporterai :

-Bosco, *Sites et Mirages* (2)

-Vialatte, *Les Fruits du Congo* (3)

- Weil, *Connaissance surnaturelle* (4)

Et peut-être aussi quelques-uns de *Plon*, mais je crains bien d'avoir maintenant égaré votre liste.

R.S.V.P.

A vous
Mt.

Notes : (1) Revue trimestrielle de régionalisme fondée en 1948 par le Dr Gauthier entouré d'une solide équipe. Cette revue de qualité a traité de tous les sujets qui intéressent les Pays de l'Ain, son histoire, l'architecture, la littérature et la poésie, le folklore et les légendes, la peinture et la musique, la gastronomie et l'agriculture, le passé et le présent, mais aussi la généalogie, l'artisanat, les voyageurs célèbres du ou dans le département, la chasse et la pêche, le sport, etc. qui en font une source très riche et très diverse. Sandelion y publia des articles.

(2) **Sites et Mirages** : Casablanca - Paris, Editions de la Cigogne, 1950., In-4, en feuilles, couverture blanche imprimée, illustré et rempliée, chemise et étui de l'éditeur. ÉDITION ORIGINALE de cette évocation d'Alger où Henri Bosco (1888-1976) vécut de 1931 à 1945.

(3) **Les Fruits du Congo** d'Alexandre Vialatte : En 1950 le manuscrit reçoit le prix Charles Veillon, avant d'être édité par les éditions Gallimard l'année suivante. Un temps pressenti pour le prix Goncourt, le roman sera finalement écarté au profit du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. L'échec commercial de l'ouvrage conduira Alexandre Vialatte à renoncer à la fiction en 1952.

(4) **La connaissance surnaturelle**, de Simone Weil. 1^{re} éd. (par Albert Camus) Paris Gallimard coll. "Espoir", 1950, 337 p. ; rééd. *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 4, 2006, 656 p. : *Cahiers*, juillet 1942-juillet 1943, *La connaissance surnaturelle* (*Cahiers de New York et de Londres*).



Simone Weil 1909-1943

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

17 décembre 1951

Le Démon du bien vous empoisonne encore la vie avec ces livres. Si vous me l'aviez proposé, je ne vous aurais pas donné ce souci, mais à présent, si vous voulez bien encore tenter qq chose chez *Plon*, où cela me tente particulièrement, je vous redonne une liste en fin de lettre. Merci de tout cœur pour ce que vous avez récolté

Et entendu pour vendredi 21 avec grande joie. J'ai justement rendez-vous à Saint Germain des Prés vers 5 h pour y rencontrer une dame qui a des accointances avec Alger. Donc serai dans le quartier, à qq chose près !!

Figurez-vous que ce matin on me remet en même temps que votre mot, une lettre de la folle de Lutetia, mais en me donnant un autre adresse, lettre très sensée en apparence, où elle me propose de me céder pour ses 6 mois d'absence de « pigeon voyageur » (sic), un studio à 7500 par mois + chauffage, etc.

Elle me dit qu'elle ne m'a pas demandé de dédicace, le livre ayant brûlé avec ses bagages à son retour de Fès (?) (drame probablement imaginaire aussi). Elle signe Germaine B, avocate au Barreau de la Rochelle.

Comment peut-elle être avocate à la R. en même temps que professeur à Fès de janvier à juillet ?! C'est surprenant quand même ces 72 fous qui se baladent dans le monde ! Et ils se croient malins.

Voici les titres *PLON*, les essentiels pour moi :

- Jacob Wasserman , *Ulrike*
- P^{cesse} Bibesco, *Histoire d'une amitié* (avec l'abbé Mugnier), j'y tiens beaucoup.
- Coccioli, *Le Ciel et la terre*
- *Cahiers* de Simone Weil

A vendredi et à vous de tout cœur. Je me démène pour cette histoire de chanson ! A propos de *Plon* : histoire inouïe : ils ont égaré (ou perdu) mon roman *Daniel* que je leur ai remis l'an dernier peu après mon ... (ill.). Et voilà un an que je les relance et ils m'apprennent ça ! Un an perdu parce que je n'ai qu'une autre copie, que j'ose encore moins risquer à présent, que j'apporterai peut-être à mon retour, mais en mai ou juin. Tout de même... et je ne puis me fâcher avec eux. Vous raconterai ce qui est arrivé à une amie chez Nielsen dans ce genre.

JS.

oooooooooooooooooooooooooooo